N° 111 DÉCEMBRE 1928.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Directeur : M.-V. BERNADOT, O. P.

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La Fête de Noël

I

LE MYSTÈRE DU CHRIST NAISSANT (1)

Le premier résultat que produit en nous la liturgie de Noël, lorsque chaque année sous la conduite de l'Église nous remontons le cours des siècles et contemplons en sa réalité historique l'événement merveilleux dont Bethléem fut le théâtre, c'est de remettre notre esprit en présence de l'excessive charité de notre Sauveur le Christ Jésus qui, se trouvant en forme divine, voulut se revêtir de notre faiblesse humaine. Ce résultat est le plus sensible, le plus immédiat peut-être que nous procure la fête de Noël, mais non pas le seul, ni même le plus essentiel.

(1) Ces pages étant destinées à faire partie d'un petit livre sur la liturgie de Noël, on ne s'étonnera pas de retrouver ici quelques considérations déjà présentées aux lecteurs de la *Vie Spirituelle*, dans un précédent articles sur *le mystère de Noël* (décembre 1922).

Si l'Église ne voyait dans le cycle liturgique qu'un moyen de replacer régulièrement sous les yeux de notre âme tel ou tel épisode de la vie du Seigneur, et d'exciter en elle, *à l'occasion* d'un événement passé, certains mouvements du cœur, certains bons désirs que la simple méditation des grands mystères de la foi suffit à provoquer, il serait très exagéré de soutenir que l'action des fêtes chrétiennes est indispensable au développement normal de notre vie surnaturelle. Mais les choses se présentent d'une autre manière et, pour nous en tenir à la solennité de Noël, nous savons bien qu'il est dans l'intention de l'Église qu'elle produise en nos âmes, chaque fois que nous la célébrons, comme une nouvelle et véritable naissance du Sauveur (1). Sans doute, le Christ ne peut réitérer, quant à lui-même, ce qui s'est effectué à Bethléem en certaines circonstances déterminées de temps et de lieu, mais il possède, de par sa condition glorieuse, en sa qualité de Seigneur et Chef de l'Église, le pouvoir de renouveler, continuer, étendre le mystère de sa naissance dans l'universalité de son corps mystique. C'est que le Christ Jésus n'est pas un homme comme les autres, un homme dont l'activité s'épuise au service de lui-même. Il est l'homme par excellence, celui dont il a été dit en toute vérité : *Ecce Homo*, c'est-à-dire un nouvel Adam qui, beaucoup mieux que le premier, contient en lui, résume et représente la totalité du genre humain, de telle sorte que s'il a vécu les divers événements de sa vie terrestre, c'est beaucoup moins pour lui-même que pour tous ceux qui participent à sa propre vie, cette vie divine dont il possède en son humanité la plénitude surabondante : *Ego veni ut vitam habeant, et abun-*

(1) « Chaque Noël saintement célébré devient pour l'âme, par une communication plus abondante de la grâce, comme une nouvelle naissance à la vie divine. » D. Marmion, *Le Christ dans ses mystères*, p. 26.

dantius habeant (Jo., x, 10). Et il n'est pas exagéré de soutenir que, en un certain sens, « les mystères du Christ Jésus sont plus nos mystères que les siens (1) ».

Il est absolument nécessaire de se placer à ce point de vue pour apprécier à sa juste valeur la fête liturgique de Noël et pour bien comprendre que dans la naissance du Sauveur nous célébrons avant tout l'origine d'un grand mystère qui se déroule depuis des siècles et qui ne sera définitivement achevé que le jour où le temps lui-même ne sera plus. Il s'agit du mystère de notre naissance à la vie divine, mystère que l'Église s'efforce de renouveler annuellement dans chacun de ses membres, en nous replaçant — autant qu'il se peut — dans le même état de dépendance filiale, les mêmes sentiments de confiance et de tendresse, les mêmes dispositions de docilité et d'abandon envers notre Père céleste, où se trouvait le Christ Jésus lorsqu'il naquit en ce monde. Car, en vertu de l'admirable échange qui s'opérait en la personne de son Chef, le genre humain commençait de renaître à la vie divine, dans le même temps où le Fils de Dieu commençait de vivre selon la chair.

Telle est l'excellence du mystère de Noël que pour donner à Dieu un témoignage plus expressif de sa reconnaissance et de son amour l'Église crut devoir adopter de bonne heure l'usage d'offrir à trois reprises en un même jour le sacrifice eucharistique (2). Grâce à ce privilège exceptionnel la fête du Christ naissant put recevoir un développement liturgique proportionné aux vastes dimen-

(1) *Ibid.*, p. 16.

(2) Le rite des trois messes de Noël était certainement en usage à Rome dès le VI[e] siècle. Il est attesté par les sacramentaires gélasien et grégorien et par une homélie de saint Grégoire (VIII, 1) que nous lisons dans l'office même de Noël : « Quia, largiente Domino, missarum solemnia *ter* hodie celebraturi sumus, loqui diu de evangelica lectione non possumus. »

sions d'un mystère aussi riche et varié que celui qui nous occupe.

Les liturgistes du Moyen-Age, dont le symbolisme est ordinairement assez subtil, ont imaginé de faire répondre chacune de nos trois messes de Noël à un aspect particulier du mystère de ce jour. Gardons-nous bien de rejeter, à cause d'une recherche qui peut paraître excessive, des explications qui ont du moins le réel avantage de fixer notre attention sur les points principaux du mystère et de nous aider par là même à en retirer plus de profit. Il convient toutefois de ne pas exagérer la rigueur de ces *appropriations* et de ne pas y attacher une valeur exclusive. Du reste, leur diversité nous avertit suffisamment qu'elles n'ont jamais eu dans l'esprit de ceux qui les ont proposées rien d'absolu ni de systématique. Souvent un même auteur ne craint pas d'assigner à chacune des trois messes plusieurs significations différentes qui se complètent plutôt qu'elles ne s'opposent. C'est ce que fait saint Thomas lorqu'il s'applique à justifier l'usage qui s'est introduit dans l'Église de célébrer trois messes en l'honneur du mystère de Noël :

« Le jour de la Nativité, dit-il, on célèbre plusieurs messes à cause des trois naissances du Christ. C'est parce que la première, qui est *éternelle*, nous demeure cachée qu'une messe est chantée dans la nuit, dont l'introït contient ces paroles : *Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui.* La seconde naissance est *temporelle*, mais *spirituelle* ; elle a lieu lorsque le Christ, comme le dit saint Pierre, se lève dans notre cœur semblable à l'étoile du matin (II Pet., I, 19). C'est à cause de cela que nous chantons à l'aurore une messe dont l'introït commence ainsi : *La lumière brillera aujourd'hui sur nous.* La troisième naissance du Christ est cette naissance *temporelle* et *corporelle* selon laquelle il est sorti du sein de

la Vierge revêtu de chair, se rendant visible à nos yeux. C'est pourquoi nous chantons une troisième messe en plein jour, qui commence par ces paroles : *Un enfant nous est né* (1). »

Cependant une telle explication n'avait rien d'absolu dans la pensée de saint Thomas, car, s'appuyant non plus sur les chants mais sur les lectures du Missel, il fait remarquer que l'évangile de la messe du jour se réfère à la génération éternelle, parce que celle-ci, considérée en elle-même, se réalise dans la pleine lumière, tandis que l'évangile de la messe de minuit se rapporte à la naissance du Christ selon la chair, parce que le Christ est réellement né pendant la nuit pour montrer qu'il venait dissiper les ténèbres de notre misère.

Mais quoi qu'il en soit de la signification particulière qu'il convient d'attribuer à telle ou telle messe de Noël — nous dirons plus loin notre pensée sur ce sujet — il est incontestable que l'Église, en ce même jour, célèbre une triple naissance du Christ : sa génération *in sinu Patris*, sa naissance corporelle et sa naissance dans nos âmes. Mais ces trois naissances, ordonnées l'une à l'autre, se rejoignent dans un même plan pour constituer le mystère de Noël, c'est-à-dire le mystère du Fils unique de Dieu faisant participer chacun de nous par le moyen de sa naissance selon la chair à la divine noblesse de sa génération éternelle.

Célébrer les trois naissances du Christ au ciel, sur la terre, et dans les âmes, c'est reconnaître implicitement la part qui revient en propre à chacune des Personnes divines dans le mystère de Noël. Par l'acte lumineux de sa génération ineffable, le Père qui nous voit en son Fils et nous aime en lui, nous destine depuis toujours à par-

(1) III[a] P., q. 83, a. 2, ad 2[um].

ticiper à la gloire de sa naissance éternelle. Il appartient au Fils Unique d'accomplir ce dessein miséricordieux en naissant selon la chair et de se constituer lui-même, en son humanité, le Premier-né d'une multitude de frères : *Primogenitus ex multis fratribus*. Enfin l'Esprit du Christ est envoyé à son tour jusqu'au fond de nos âmes pour nous communiquer les richesses de la vie divine et achever en chacun de nous l'œuvre merveilleuse de notre adoption. C'est lui qui nous donne d'appeler Dieu : *Abba, Pater* (1). L'épître de la messe de l'aurore rappellera donc d'une manière très opportune cette intervention des trois Personnes dans le mystère de notre propre régénération :

> « Dieu [le Père] nous a sauvés non à cause des œuvres de justice que nous faisions, mais selon sa miséricorde, par le bain de la régénération et du renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous abondamment par Jésus-Christ, notre Sauveur, afin que, justifiés par sa grâce, nous devenions les héritiers de la vie éternelle selon l'espérance que nous en avons dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur » (Tit., III, 5-7).

En tout ceci le Père céleste apparaît comme le principe et le terme de ce grand mystère de Noël qui commence et s'achève dans l'éternité. Il nous semble que la présente solennité le glorifie mieux qu'aucune autre, puisque c'est par le moyen du Christ naissant selon la chair que la Paternité divine réalisa dans les créatures le surcroît éternellement prévu de son extension.

*
* *

Mais voici que la Sagesse divine par une de ses dispo-

(1) Épître de la messe du dimanche dans l'octave de Noël. — Si nous devions nous exprimer avec la rigueur du langage scolastique, il y aurait lieu de souligner ici la distinction que les théologiens établissent entre la mission visible du Fils qui lui est propre, et l'habitation du Saint-Esprit dans l'âme, qui est dite *appropriée*.

sitions les plus suaves réservait à une humble créature, la Vierge Marie, l'honneur de refléter et d'exprimer en son amour maternel pour Jésus notre Sauveur la tendresse infinie que Dieu lui-même porte au Fils qu'il engendre depuis toujours. Ne dirait-on pas, pour parler le langage de Bossuet, que « le Père a coulé dans son sein quelque chose de cet amour infini qu'il a pour son Fils » ? (1) Et puisque l'enfantement virginal est une image excessivement lointaine mais très touchante de la génération *in sinu Patris*, il ne nous paraît pas déplacé de mettre sur les lèvres de la Mère de Dieu cette parole que Dieu lui-même prononce éternellement sur le Fils, qui est l'unique objet de ses complaisances : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.*

Bien entendu, la Vierge qui engendre son Dieu, *Dei Genitrix Virgo* — selon la forte expression de la liturgie —, figure au premier plan du mystère que nous revivons en ce jour très saint où elle donna pour le salut du monde le fruit de son inviolable virginité : *Diem sacratissimum celebrantes quo beatae Mariae intemerata virginitas huic mundo edidit Salvatorem* (2). S'il est vrai que le Père céleste ne semble jamais mieux glorifié qu'en la fête de Noël, on peut en dire autant de la Vierge Marie que nous honorons plus directement en cette circonstance, dans sa maternité divine, racine et fondement de tous ses

(1) *Allocution pour la veille de la fête de l'Assomption*, Éd. Lebarq, t. I, p. 65. — Bossuet, dans différents sermons, revient souvent et d'une manière très heureuse sur les rapports entre la génération temporelle et la génération éternelle. Il dit ailleurs : « Dieu par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. C'est l'associer à sa génération, que de la faire mère d'un même Fils avec lui. » *Premier sermon pour la fête du Rosaire*, Lebarq, t. I, p. 86.

(2) Canon de la messe. *Communicantes* de Noël.

privilèges. Devenue mère de Dieu, elle nous apparaît si fort élevée au-dessus de toutes les créatures du ciel et de la terre que l'Église elle-même se déclare inhabile à publier sa gloire :

> Sancta et immaculata Virginitas, quibus te laudibus efferam nescio, quia quem caeli capere non poterant, tuo gremio contulisti (1).

Le plus expédient est d'envelopper dans une même louange, inséparablement, Notre-Dame et le fruit béni de ses entrailles, comme le fait avec tant de grâce et de délicatesse ce répons de l'office qui met finement en valeur la part de la maternité divine dans le mystère de Noël :

> Beata viscera Mariae Virginis, quae portaverunt aeterni Patris Filium et beata ubera quae lactaverunt Christum Dominum qui hodie *pro salute mundi de Virgine nasci dignatus est* (2).

« Qui daigne aujourd'hui, pour le salut du monde, naître de la Vierge. » Ces derniers mots suggèrent avec une exquise discrétion que la naissance virginale se rattache d'elle-même à l'œuvre de notre rédemption. Jamais, du reste, l'union ne se fait sentir plus étroite entre le Seigneur et sa mère que dans cet office de la Nativité où nos hommages ne peuvent atteindre le Fils de Dieu naissant selon la chair sans aller du même coup jusqu'à la Vierge Marie dont le nom béni se pose spontanément sur nos

(1) « O sainte et immaculée Virginité, je ne sais point de louanges dignes de te célébrer; car tu as porté dans ton sein celui que les cieux ne peuvent contenir » (6e répons de Matines).

(2) « Heureuses les entrailles de la Vierge Marie qui ont porté le Fils du Père éternel, et heureuses les mamelles qui ont allaité le Christ-Seigneur, qui daigne aujourd'hui pour le salut du monde naître d'une Vierge » (7e répons de Matines).

lèvres chaque fois que nous rendons gloire aux trois divines Personnes :

Gloria tibi Domine,
Qui natus es de Virgine,
Cum Patre et sancto Spiritu
In sempiterna saecula (1).

Mais si, comme nous l'avons dit plus haut, nous célébrons surtout en la fête de Noël le mystère de notre propre naissance à la vie céleste, il faut nous souvenir que la maternité de Notre-Dame, envisagée dans la plénitude de ses fonctions divines, ne se termine pas à la seule personne du Sauveur, mais au Christ total, c'est-à-dire à Jésus notre Chef et à tous les membres de son corps mystique. L'enfant que la Vierge met au monde et qu'elle enveloppe si tendrement de langes, c'est, nous dit l'évangile de la messe de minuit, le premier-né de ses fils : *Et peperit Filium suum Primogenitum*, celui que Dieu prédestinait à devenir l'aîné d'une multitude de frères : *Primogenitus ex multis fratribus* (Rom., VIII, 29). Lorsque Notre-Dame contemplait reposant en sa crèche ce Fils unique, objet de son amour, elle pouvait entrevoir, à la lumière des promesses divines, l'extension future de son œuvre maternelle. Sachant, sur le témoignage de l'ange, qu'elle donnait le jour à Jésus, le Sauveur du monde, le Rédempteur, l'Auteur de la vie, comment aurait-elle pu ignorer qu'elle engendrait en lui le Chef de cette innombrable postérité qui devait la proclamer bienheureuse?

Concluons de tout ceci que, pour entrer pleinement dans le mystère de Noël et en recueillir tout le fruit, il est indispensable de nous replacer sous l'influence pénétrante et

(1) Gloire à toi Seigneur, qui est né de la Vierge, au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles » (Doxologie du temps de Noël).

maternelle de la Vierge Marie, afin qu'elle puisse reproduire en nos âmes l'image de son Fils, et déposer au fond de nous-même quelque chose de cette tendresse profonde, de cet abandon filial, de cette fraîcheur exquise et très pure, dont se trouvait rempli le cœur du Christ Jésus, lorsqu'il se détacha, comme un fruit déjà mûr, du sein virginal de sa mère.

II

La liturgie de Noël

La mise en scène du mystère

Nous n'avons pas l'intention d'expliquer le caractère vivant et populaire du jour de Noël par une comparaison dont le but inavoué serait d'amoindrir l'intérêt liturgique des autres fêtes de l'année chrétienne. Rien ne serait plus malavisé, ni plus inutile. La vérité oblige à dire que la liturgie de nos plus grandes solennités, Noël, l'Épiphanie, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, est toujours en rapport avec le mystère qui est propre à chacune d'entre elles. Le moyen le plus sûr d'apprécier justement la valeur liturgique de ces divers offices, c'est, non pas de les opposer l'un à l'autre, mais de les replacer soigneusement dans le cadre auquel ils appartiennent et de les considérer comme autant de pierres précieuses merveilleusement serties dont l'assemblage forme un joyau splendide par la richesse éclatante de ses couleurs et l'harmonieuse variété de ses feux.

Mais sans vouloir méconnaître la magnificence des autres solennités du cycle, nous tenons à dire que l'Église se devait à elle-même de doter la fête de Noël, en raison même du mystère qui lui est propre, d'un office réalisant,

par l'ampleur de ses proportions, la majesté de son développement et la variété de ses parties, un modèle achevé de composition liturgique. Du reste, le sujet lui-même, avec ses contrastes de lumière et d'ombre, de grandeur divine et de faiblesse humaine, se prêtait mieux qu'aucun autre à recevoir dans son expression liturgique les nuances les plus délicates et les plus fines de la véritable poésie. Or, l'office de Noël se trouve réaliser parfaitement tout ce qu'on pouvait attendre de l'inspiration divine de l'Église, de son génie lyrique, de sa complaisance à chanter les mystères de son royal Époux. Elle y a déposé, pour ainsi dire, toute la fraîcheur de sa tendresse, elle y a répandu à profusion le mouvement et la vie. Tantôt elle nous conduit en esprit jusqu'au plus haut sommet des réalités divines et nous invite à fixer, en des textes éblouissants de lumière, le mystère de la génération du Verbe. Tantôt elle captive notre cœur par quelques-uns de ces traits menus et délicats qui nous font savourer les charmes de l'Enfant Jésus et l'ingénuité de la Vierge sa mère. Le plus souvent, il suffit d'une antienne, d'un verset rapide et léger, d'un tout petit mot bien en place pour nous faire entrer, d'un seul coup, dans telle ou telle région profonde du mystère. C'est ainsi, par exemple, que nous sommes introduits dans la solennité de Noël, par une antienne ravissante qui remplit les âmes de ce mélange exquis d'admiration respectueuse et de tendresse que tout l'univers devrait ressentir à l'avènement du Roi pacifique : *Rex pacificus magnificatus est, cujus vultum desiderat universa terra.* « Le Roi pacifique a été exalté, lui dont le visage est désiré de toute la terre (1). » Quelle émotion contenue et doucement exprimée dans ces paroles : « cujus vultum desiderat universa terra »! Voici d'autre part un

(1) 1re ant. des Ires Vêpres.

répons où quelques mots suffisent à mettre dans tout son relief le contraste qui se poursuit d'un bout à l'autre de l'office entre la majesté du Fils de Dieu régnant au ciel et l'humilité de la crèche :

O Regem coeli cui talia famulantur obsequia!
Stabulo ponitur qui continet mundum :
Jacet in praesepio et in coelis regnat.

« O Roi du ciel, c'est vous qu'on entoure de si humbles hommages! on place dans une étable celui qui porte le monde; il gît dans une crèche, celui qui règne dans le ciel (1). » Il n'y a pas une circonstance de l'avènement de Bethléem que l'Église n'ait su mettre à profit pour embellir l'office de Noël. Aucun détail n'a été négligé qui fût susceptible d'éclairer un aspect du mystère ou d'en accuser la grandeur. Voyez plutôt comment dans une pièce d'une simplicité délicieuse la liturgie tire adroitement parti de la présence des animaux auprès de la crèche. Il y a là, nous dit-elle, un grand mystère :

O magnum mysterium et admirabile sacramentum
ut animalia viderent Dominum natum jacentem in praesepio.

« O le grand mystère et l'admirable dessein! Les animaux ont vu couché dans une crèche le Seigneur nouveau-né (2). »

Quant aux personnages que le mystère de Noël met en présence, la liturgie excelle à nous les représenter dans l'exercice du rôle qui leur est providentiellement dévolu et à nous découvrir les sentiments que produit en leur cœur la naissance du grand Roi. Les anges font rejaillir sur la terre quelque chose d'une joie qui est aussi pure et

(1) Répons du dimanche dans l'octave de Noël.
(2) 4e répons de Matines.

aussi limpide que l'azur du ciel. Par le chant sans cesse répété de leur céleste cantique : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonae voluntatis* (1), ils maintiennent tout l'office de Noël dans une région d'allégresse profonde et de paix. Leurs appels réitérés à la louange suscitent parmi les habitants de la terre, les justes, un enthousiasme grandissant qui trouve son expression la plus large et la plus complète dans l'antienne finale des secondes vêpres :

Hodie Christus natus est, Hodie Salvator apparuit;
Hodie in terra canunt angeli, lactantur archangeli;
Hodie exsultant justi, dicentes : Gloria in excelsis Deo, allel-
[luia.

« Aujourd'hui le Christ est né, aujourd'hui le Sauveur a apparu; aujourd'hui sur la terre chantent les anges, se réjouissent les archanges; aujourd'hui les justes transportés de joie répètent : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, alleluia. »

Dans la clarté que l'apparition angélique projette sur la liturgie de Noël, nous voyons se détacher le groupe des petits bergers de Bethléem qui eux aussi occupent une place de choix dans la présente solennité. Chacune des deux messes de la nuit et de l'aurore les met au premier plan du mystère, car la Sagesse divine a voulu que ces humbles pasteurs, représentant la portion fidèle du peuple juif, fussent les témoins privilégiés de l'Agneau venant en ce monde. Ils accomplissent leur rôle avec tant d'innocence et de simplicité que l'office de Noël leur doit, pour une grande part, sa fraîcheur et sa grâce. Aussi l'Église éprouve-t-elle le besoin de multiplier leurs interventions dans la marche de sa louange. Elle se plaît à les

(1) 1re rép. de Matines, 4e antienne de Laudes, antiennes de *Benedictus* et de *Magnificat* (IIes Vêpres), etc...

interroger et gentiment leur fait redire avec toute la candeur dont ils sont capables leur naïf et joyeux message :

> Quem vidistis, Pastores? Dicite,
> Amuntiate nobis in terris quis apparuit?
> Natum vidimus et choros angelorum
> collaudantes Dominum. Alleluia, alleluia.

« Qui avez-vous vu, bergers? Dites-le-nous; apprenez-nous quel est celui qui a apparu sur la terre. — Nous avons vu un Nouveau-né et les chœurs des anges qui louaient le Seigneur. Alleluia, alleluia (1). » Ne croirait-on pas entendre dans cette antienne pourvue d'une mélodie aussi alerte qu'expressive le refrain d'une aimable chanson populaire?

Est-il besoin de dire que, de tous les personnages qui gravitent autour du berceau de l'Emmanuel, c'est la Vierge Marie qui fait le plus rayonner la douceur et la grâce? Nous connaissons déjà la part qui lui revient dans le présent mystère, part si avantageuse et si belle qu'il fallait, dans la louange, se garder avec soin de dépasser une juste mesure. Rien n'eût été plus facile que de gâter par de fâcheuses hyperboles et de lourdes métaphores un sujet qui demandait à être touché d'une main légère et avec toute la réserve qui convient au mystère infiniment délicat de la maternité divine. Toujours guidée par l'Esprit de Dieu, l'Église a bien compris qu'elle devait par-dessus tout conserver à la physionomie de Notre-Dame l'ingénuité de sa jeunesse, la fraîcheur de sa virginité, l'élan de sa tendresse. Elle y a parfaitement réussi. Qui donc ne goûterait pas le parfum très pur d'innocence et d'amour qui se dégage d'une antienne aussi suave que celle-ci : *Genuit Puerpera Regem, cui nomen aeternum et gaudia*

(1) 1re ant. de Laudes.

matris habens cum virginitatis honore nec primam similem visa est, nec habere sequentem, alleluia. « Une jeune femme a engendré le Roi dont le nom est éternel, elle unit les joies de la mère à l'honneur de la virginité : avant elle, jamais on n'a rien vu qui lui ressemble, et jamais plus on ne le reverra, alleluia (1) » ?

C'est peut-être dans l'hymne de Laudes que la liturgie réussit le mieux à exprimer tout ensemble la simplicité juvénile et la grandeur royale de la Mère de Dieu. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire ces trois strophes où le poète Sédulius retrace avec non moins d'aimable révérence que de chaste liberté l'ineffable mystère qui s'est accompli dans le sein de la Vierge Marie :

Castae Parentis viscera
Caelestis intrat gratia,
Venter puellae bajulat
Secreta quae non noverat.

Domus pudici pectoris
Templum repente fit Dei,
Intacta nesciens virum
Concepit alvo Filium.

Enititur Puerpera
Quem Gabriel praedixerat,
Quem ventre matris gestiens
Baptista clausum senserat.

« Chastes entrailles d'une mère, la grâce divine vous pénètre, et la Vierge porte en ses flancs un mystère qui lui demeure caché. — La retraite d'un sein très pur devient soudain temple de Dieu, et celle qui n'a jamais connu d'homme conçoit un Fils en ses entrailles immaculées. — Elle enfante, cette jeune fille, celui qu'avait annoncé Gabriel, celui dont le Baptiste, toujours enclos dans le sein maternel, avait senti la présence. »

(1) 2e ant. de Laudes.

Enfin voici le Roi des rois. Immobile dans sa petite crèche entre le bœuf et l'âne, on dirait, à le voir enveloppé de ses bandelettes, à l'entendre pousser ses faibles vagissements, qu'il ne sait rien de ce qui se passe sur une scène dont il occupe le centre. C'est lui pourtant qui régit et gouverne tous ceux qui l'entourent, et l'empire qu'il exerce sur les cœurs est d'autant plus absolu qu'il l'exerce d'une manière cachée, douce et pénétrante. Déjà il commence de régner sur tout l'univers, car rien n'échappe à cette action irrésistible qui amènera bientôt jusqu'à ses pieds l'hommage des rois de l'Orient. Mais il lui faut d'abord nous captiver et nous subjuguer par la seule force de son amour. On ne voit en lui pour le moment que le reflet de la bénignité et de la miséricorde divine : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei* (Tit., III, 4) (1). Rien ne transpire encore de cette puissance céleste qui se manifestera plus tard avec tant d'éclat dans sa vie publique et surtout dans sa gloire. Au jour de Noël, notre Sauveur nous devient plus accessible, plus familier qu'en aucune autre circonstance de l'année. Il est vraiment l'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous.

Il n'en sera plus tout à fait de même dans la glorieuse fête de Pâques. Sans doute, en ce jour où le Seigneur se manifeste à nous vainqueur de la mort nous participons à la joie que les disciples éprouvaient en présence du Christ ressuscité : *Gavisi sunt discipuli viso Domino* (Jo., XX, 20). Mais nous sentons bien aussi toute la distance qui nous sépare de lui depuis qu'il s'est affranchi des conditions de la vie terrestre. Car, de son corps glorifié il se dégage une telle lumière que nos yeux éblouis ne peuvent plus le fixer, ni le suivre. Comme Marie-Madeleine nous voudrions bien retenir le divin objet de

(1) Épître de la messe de l'aurore.

notre tendresse et couvrir ses membres adorables de nos larmes et de nos baisers, mais lui ne veut plus en ces apparitions rapides et fugitives se prêter aux caresses de notre nature sensible. De mille manières la liturgie pascale nous fait comprendre que le Christ, premier-né d'entre les morts, n'appartient plus à la terre, et qu'il nous faut pour l'atteindre monter avec lui jusqu'au ciel : *Quae sursum sunt quaerite ubi Christus est in dextera Dei sedens, non quae super terram* (Coloss., III, 1, 2) (1).

Le développement du mystère

Dans l'office de Noël, la construction de l'ensemble ne le cède pas en beauté à la perfection du détail. Sans doute il règne d'un bout à l'autre de la solennité cet aimable abandon qu'on ne retrouve plus guère, hélas! dans ces compositions modernes qu'une ordonnance systématique prive trop souvent du charme de la vie. Cependant la liturgie de Noël ne va pas à l'aventure, elle se déroule dans un ordre très naturel, puisqu'elle suit tout simplement la marche progressive du mystère. L'office présente un équilibre parfait entre ses diverses parties du jour et de la nuit, qui se combinent, s'opposent, ou se répondent de la manière la plus souple, la plus libre, la plus harmonieuse.

Le chant des premières vêpres nous introduit dans cette joie très contenue, très calme, que nous cause l'approche d'un bonheur longtemps désiré, car la Vierge Marie est sur le point de mettre au monde son Fils premier-né : « *Impleti sunt dies Mariae ut pareret Filium suum primogenitum* (2). » L'Église nous entretient de la venue du

(1) Épître du Samedi-Saint.
(2) 3e ant. des Ires Vêpres.

Libérateur. Elle nous répète avec assurance que le royaume de Dieu est proche et qu'il ne tardera plus : « *Scitote quia prope est regnum Dei : Amen dico vobis quia non tardabit.* » Elle nous invite à lever la tête pour guetter l'arrivée du Rédempteur : « *Levate capita vestra : ecce appropinquat redemptio vestra* (1). » — Avec les secondes vêpres, la solennité s'achève dans la paix, mais une paix profonde, définitive, celle-là que nous ressentons au soir des jours les plus heureux de notre vie, lorsque, jouissant enfin de l'objet de nos vives espérances, nous chantons en notre cœur la fidélité des miséricordes divines. Le Libérateur est venu, et s'étant lui-même donné à nous, il nous a mis en possession d'une surabondante rédemption : « *Apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio* (2). »

La messe de la nuit célèbre la naissance du Sauveur, et celle de l'aurore l'adoration des bergers. L'intervalle qui sépare ce double sacrifice est rempli par le chant solennel des Laudes. En ce jour où le Verbe lui-même s'est abaissé jusqu'à l'œuvre de ses mains, les cantiques sacrés, qui chaque matin expriment au Créateur l'hommage de ses créatures, revêtent une signification toute particulière et d'autant plus savoureuse que la louange de la terre semble répondre à celle des chœurs angéliques, dont les gracieuses antiennes de Laudes répètent l'écho : « *Facta est cum Angelo multitudo caelestis exercitus laudantium Deum et dicentium : Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonae voluntatis, alleluia* (3). »

(1) 4e et 5e antiennes des Ires Vêpres.

(2) 4e ant. des IIes Vêpres.

(3) « La multitude de l'armée céleste se joignit à l'ange louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté, alleluia » (4e ant. de Laudes).

Quant à l'office de nuit, l'Église n'a rien épargné pour qu'il revêtît toute la magnificence possible. Des nombreux psaumes qui concernent l'avènement du Messie un choix très avisé n'a retenu que les plus riches de lumière et de poésie, ceux-là qui expriment le mieux les sentiments dont notre âme se remplit au fur et à mesure qu'elle considère les divers aspects du mystère de Noël : la génération éternelle du Verbe de Dieu, son alliance nuptiale avec l'humanité, les multiples bienfaits de son règne doux et pacifique, les diverses manifestations de sa justice et de sa puissance. Le contraste que présentent les lectures en chacune des parties de l'office fait agréablement ressortir la beauté qui leur est propre. C'est la plus pure poésie de la Bible avec ses vives couleurs et sa chaude tendresse que nous donne à goûter le prophète Isaïe lorsqu'il chante la venue de l'Emmanuel, Prince de la Paix, en des termes imprégnés d'un charme indéfinissable. Les leçons du second nocturne nous permettent d'admirer un autre genre de beauté, c'est la beauté solide du dogme chrétien trouvant sous la plume du pape saint Léon son expression la plus majestueuse et la plus forte, sa grandeur vraiment romaine. Enfin les dernières leçons empruntées à trois grands docteurs de l'Église latine, saint Grégoire, saint Ambroise et saint Augustin, nous apportent un enseignement plus simple et plus familier, mais qui nous aide à pénétrer davantage dans la douce intimité du mystère de Bethléem.

On pourra remarquer que les chants qui répondent à ces diverses lectures sont disposés de telle sorte que, progressivement et discrètement, ils nous amènent jusqu'au centre du mystère. Les premiers répons (1, 2, 3) expriment la vive allégresse de l'univers en présence de l'événement qui a réjoui le ciel et la terre, les anges et les

bergers. C'est le genre humain qui salue la naissance de son Libérateur :

Hodie nobis caelorum Rex de Virgine nasci dignatus est
Ut hominem perditum ad caelestia regna revocaret;
Gaudet exercitus angelorum quia salus aeterna humano
[generi apparuit (1).

« Aujourd'hui le Roi des cieux a daigné pour nous naître d'une Vierge, afin de rappeler au royaume céleste l'homme qui en était déchu; l'armée des anges est dans la joie, car le salut éternel a apparu au genre humain. » Puis, s'avançant un peu plus dans le mystère lui-même, l'Église commente en quatre répons fort joliment composés (4, 5, 6, 7) les gloires de la bienheureuse Vierge en sa maternité divine :

Beata Dei genitrix Maria
Cujus viscera intacta permanent,
Hodie genuit Salvatorem saeculi (2).

« Bienheureuse Marie, la Mère de Dieu, dont les entrailles demeurent immaculées; aujourd'hui elle a engendré le Sauveur du monde. » Enfin, une dernière pièce, la plus sobre, mais la plus sublime et purement scripturale, magnifie le Verbe lui-même, selon qu'il se manifeste à nous comme le Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité :

Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre.

Voilà comment nous sommes conduits, des alentours, pour ainsi dire, du mystère de Noël, jusqu'au centre des réalités divines, la génération éternelle du Verbe de Dieu.

Ajoutons qu'en certaines églises, et notamment dans

(1) 1er répons de Matines.
(2) 5e répons de Matines.

les monastères (1), l'office de nuit s'achève par le chant solennel de la généalogie du Sauveur, que le pontife lui-même, environné de ses ministres et revêtu de ses plus somptueux ornements, exécute sur une mélodie excessivement douce et mystérieuse, qui semble se faire de plus en plus touchante au fur et à mesure que la longue série des rois d'Israël se rapproche de son terme sacré le Christ Jésus, fruit de la Vierge Marie : *Jacob autem genuit Joseph virum Mariae, de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.* Et sur ces derniers mots prononcés avec un véritable élan de foi et d'amour s'achève la dernière veille de l'office nocturne, car l'heure est enfin venue de célébrer la naissance de l'Emmanuel par l'oblation du sacrifice de la nuit.

Le symbolisme de la lumière et les trois messes de Noël

Certains monuments de l'antiquité chrétienne ont eu le rare privilège, en traversant les siècles, de ne subir ni les méfaits des hommes, ni les ravages du temps. Ainsi en est-il de l'office de Noël. On dirait d'une belle et majestueuse construction parvenue jusqu'à nous indemne de toute mutilation brutale, de tout remaniement maladroit, de toute retouche indiscrète. C'est un avantage dont ne peut se prévaloir, malgré son insigne dignité, la glorieuse fête de Pâques, qui a perdu au cours des âges quelque chose de son premier éclat et de sa plus belle fraîcheur par suite de certaines modifications survenues dans la discipline de l'Église. Du jour où le rite baptismal avec

(1) Le chant de la généalogie qui est encore en usage en certaines églises est d'origine monastique (cf. D. Martène, *De antiquis Ecclesiae ritibus*, l. IV, ch. XIV).

(2) « Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ. »

toute la pompe qui l'environnait cessa d'occuper le centre de cette fameuse vigile nocturne, qui est, selon l'expression de saint Augustin, « la mère de toutes les saintes vigiles » (1), l'office de Pâques se trouva privé de l'élément vers lequel convergeait toute la solennité. Sans doute les textes liturgiques remplis d'allusions au sacrement de notre régénération ont gardé en eux-mêmes la richesse de leur contenu, la plénitude de leur signification, mais nous sommes obligés de convenir qu'ils ont perdu ce surcroît de lumière, de couleur et de vie qu'ils recevaient des circonstances auxquelles ils étaient soigneusement adaptés. Les âmes qui ont conservé le sens de l'Église suivront toujours avec intérêt et profit les longues prophéties du Samedi-Saint, parce qu'elles font repasser sous nos yeux les préparations lointaines et les figures les plus suggestives du grand ouvrage de notre salut, mais il est incontestable que la lecture de ces pages sacrées serait d'une actualité autrement saisissante si elle aboutissait, aujourd'hui comme jadis, au rite mystérieux du baptême chrétien, tel qu'il s'effectuait dans la basilique du Latran, au milieu des splendeurs d'une nuit pascale. Ajoutons à cela qu'en vertu d'une modification beaucoup plus tardive, mais infiniment regrettable, la célébration de la vigile de Pâques se trouve anticipée aux premières heures du Samedi-Saint. Ce qui a pour effet, comme le remarque Dom Guéranger, d'introduire une sorte de contradiction entre le mystère du Samedi et l'office qui s'accomplit en ce jour, « le Christ est encore au tombeau et l'on célèbre sa résurrection (2) ». De cette fâcheuse anomalie résulte un pénible et constant désaccord entre les textes liturgiques et les différentes parties du jour où ils sont réguliè-

(1) S. Augustin, serm. 219.
(2) *L'Année liturgique*, le Samedi-Saint.

rement employés. N'est-ce pas une chose étrange que de célébrer la nuit très sainte de Pâques, cette nuit bienheureuse dont l'*Exultet* nous décrit les merveilles, aux premières heures du jour qui précède la Résurrection? Est-il surprenant que la vigile pascale ainsi mutilée et transposée ait perdu une part de son intérêt? En tout cas, il est impossible de ne pas reconnaître que la fonction la plus vénérable de l'antiquité et la plus riche de sens quant au mystère qui en fait l'objet est devenue, par suite du malheur des temps, la moins comprise et la plus délaissée peut-être de l'année liturgique.

La nuit très sainte de Noël, qui n'a pas subi les mêmes vicissitudes, a pu, Dieu merci, ne rien perdre de l'intérêt qui lui est propre. Ici, l'action liturgique suit avec une admirable souplesse la marche de la lumière dont elle marque les étapes successives depuis l'instant où le soleil jaillit au sein des ténèbres jusqu'à l'heure où il répand du ciel sur la terre la pleine clarté du jour. Et c'est précisément à cette conjonction harmonieuse des choses de l'ordre invisible avec les réalités du monde sensible que la liturgie de Noël doit surtout sa couleur, son actualité et sa vie.

Pour le mieux comprendre, replaçons-nous à l'époque où la Nativité du Christ fait son apparition sur le calendrier de l'Église. Depuis de longues semaines les jours n'ont cessé de décroître. Sur le déclin du mois de décembre les ténèbres sont devenues si épaisses et tellement persistantes qu'on les croirait sur le point d'étouffer et de vaincre la lumière du ciel. Nulle saison n'était plus propice que l'Avent pour nous représenter l'état du monde au cours de ces siècles infortunés qui ont précédé la venue du Rédempteur et où le genre humain laissé à sa propre faiblesse s'enfonçait toujours plus profondément dans les ombres de la mort. Prières et chants de l'Avent ne font

qu'exprimer avec douceur et mélancolie les plaintes de l'humanité qui gémit dans la nuit du péché et appelle avec d'ardents soupirs le lever du Soleil de justice. Ne croirait-on pas que l'Église a renfermé tout l'esprit de ce temps dans une des grandes antiennes où se manifeste avec intensité le désir de revoir la beauté de la lumière divine : *O Oriens, splendor lucis aeternae et sol justitiae : veni et illumina sedentes in tenebris et umbra mortis* : « O Orient, splendeur de la lumière éternelle et soleil de justice : venez et illuminez ceux qui sont plongés dans les ténèbres et l'ombre de la mort (1) »?

Cependant nous sommes arrivés au solstice d'hiver. Le moment est enfin venu de célébrer la naissance de Celui dont le soleil a toujours été, par sa lumière et sa chaleur, le symbole très expressif. Dès la vigile de Noël, l'Église annonce au monde de la manière la plus gracieuse le lever de son divin Libérateur : *Orietur sicut sol Salvator mundi : et descendet in uterum Virginis sicut imber super gramen.* « Le Sauveur du monde se lèvera comme le soleil, et il descendra dans le sein de la Vierge, comme la pluie sur le gazon (2). » Mais, tout de même que le soleil ne fait pas sentir du premier coup l'ardeur de ses rayons, le Christ, dont il est l'image, ne brille pas lui non plus, dès l'instant de sa naissance, avec tout l'éclat de sa divine beauté. Ce n'est que peu à peu, avec d'infinies précautions, qu'il se dégage des ombres de la nuit pour s'élever doucement au-dessus de l'horizon et parvenir enfin jusqu'au sommet du ciel, d'où il baigne toutes choses dans sa divine lumière. Retraçant à son tour la carrière parcourue par le Verbe incarné, la liturgie célèbre les trois

(1) Grande antienne du 21 décembre.
(2) Antienne de *Benedictus* de la vigile de Noël.

phases principales de sa marche ascendante en chacune des trois messes de Noël. La première honore la naissance même du Sauveur qui est racontée dans l'évangile : *Et* [Maria] *peperit Filium suum primogenitum.* Elle répond à cet instant suprême de la nuit où le soleil lui-même renaît, pour ainsi dire, à une vie nouvelle et reprend sa course à travers les ténèbres qui nous le cachent pour porter jusqu'aux hommes le bienfait de sa lumière. Le moment est bien choisi pour célébrer ce que l'Église appelle si justement le « mystère de la lumière », *Lucis mysterium* (collecte de la messe de minuit).

Dans la seconde messe, qui porte l'aimable nom de « Messe de l'aurore », nous chantons le lever de notre divin Soleil. Il se montre d'abord aux bergers de Bethléem (évangile), et tel est déjà en cette première manifestation l'éclat de ses rayons, que nous pouvons entrevoir l'extraordinaire magnificence de sa clarté future : *Lux fulgebit hodie super nos* : « La lumière brillera aujourd'hui sur nous » (introït).

Enfin la troisième et dernière messe de Noël, celle du jour, nous représente le Christ parvenu jusqu'au sommet de sa course. Dans l'épître et l'évangile il apparaît alors siégeant au plus haut des cieux, entouré de gloire et répandant jusqu'aux extrémités de la terre le reflet de sa splendeur divine : *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre.*

De ces trois messes, la première seule, celle de la nuit, célèbre directement la naissance selon la chair. Les deux autres se rapportent à la manifestation de notre divin Soleil, manifestation qui demeure discrète et voilée dans la messe de l'aurore, mais devient totale et radieuse dans la messe du jour (1). C'est ainsi qu'en un seul et même

(1) Cette interprétation des trois messes est celle qui tient le mieux

jour, un vrai jour d'éternité (*Hodie*), la liturgie de Noël nous fait revivre, en abrégé, tout le mystère du Verbe se faisant homme, pour être à tout jamais au ciel, mais déjà sur la terre, notre lumière et notre vie.

Dom E. Flicoteaux, O. S. B.

compte des données de la liturgie. Elle est donc la plus simple et la plus naturelle. C'est pourquoi nous lui donnons la préférence.

L'Aumône

La charité fraternelle, nous le savons, est à base de miséricorde et elle s'affirme positivement par la bienfaisance (1). L'aumône est un acte de bienfaisance à l'endroit de notre prochain : émus de pitié en face de sa misère, nous voulons la combler.

Pour que l'aumône soit surnaturelle, il faut qu'elle ait son inspiration dans la Charité. On peut faire matériellement l'aumône, sans accomplir un acte vertueux. On peut faire l'aumône par vertu humaine, mais sans motif surnaturel. Donner par Charité, c'est donner à celui qui est dans le besoin, parce qu'on aime ce malheureux et qu'on lui veut du bien comme Dieu l'aime et lui veut du bien (2).

Ce mot d'aumône, dans la langue de saint Thomas, a une ampleur beaucoup plus grande que dans l'usage moderne. Pour saint Thomas, l'aumône ne se restreint pas à un don d'argent. Il y a bien d'autres manières de

(1) Voir mes précédents articles : « Comment nous devons aimer Dieu » ; *La Vie Spirituelle*, janvier 1928, pp. 337 et sv. — « La Charité que nous nous devons à nous-mêmes » ; *ibid.*, février 1928, pp. 493 et sv. — « La Charité surnaturelle pour autrui » ; *ibid.*, mars 1928, pp. 629 et sv. — « Comment aimer dans la Charité les ennemis de Dieu et nos propres ennemis » ; *ibid.*, avril 1928, pp. 1 et sv. — « L'ordre hiérarchique de la Charité » ; *ibid.*, juin 1928, pp. 312 et sv. — « Les préférences de notre Charité » ; *ibid.*, juillet 1928, pp. 416 et sv. — « Miséricorde et bienfaisance » ; *ibid.*, sept. 1928, pp. 550 et sv.

(2) « Dare eleemosynam est actus caritatis, misericordia mediante » (II^{a} II^{ae}, qu. 32, art. 1).

faire l'aumône, et nous allons voir que les aumônes spirituelles sont supérieures aux aumônes matérielles.

Faisons le bilan de toutes les misères humaines et nous verrons ainsi combien sont diverses les aumônes qui doivent leur correspondre.

Il y a tout d'abord les misères corporelles, les plus voyantes et auxquelles les hommes sont très sensibles. En regard d'elles, voici de multiples façons de faire l'aumône : 1° nourrir celui qui a faim ; 2° abreuver celui qui a soif ; 3° procurer le vêtement ; 4° fournir le logement et l'hospitalité ; 5° soigner les malades et les infirmes ; 6° racheter les captifs ; 7° ensevelir les morts. Toutes les manifestations de la bienfaisance matérielle, avec les formes individuelles et sociales qu'elle revêt de nos jours, rentrent parfaitement dans ces cadres donnés par saint Thomas.

Après les misères du corps, il y a les misères de l'âme, beaucoup plus graves et en face desquelles les aumônes spirituelles se présentent comme plus importantes que les aumônes matérielles :

1° Au point de vue de la sanctification et des progrès dans la Charité, tous nous sommes en misère, puisque personne parmi nous ne mérite la grâce et ne peut, par lui-même, la faire prospérer. La prière, qui demande à Dieu de combler cette misère, est la première et principale aumône spirituelle, aumône toujours en situation vis-à-vis de tous, de ceux qui nous dépassent en sainteté et en valeur, comme de ceux qui sont en plus grands besoins spirituels que nous.

2° Enseigner les autres, soulager cette misère qui s'appelle l'ignorance, par l'instruction, le conseil, les avis, la direction. On peut faire rentrer dans ce cadre toutes les formes d'enseignement avec, au premier rang, l'enseignement religieux.

3° Secourir la misère de la sensibilité, dont la joie est

la grande richesse ; en consolant les afflictions, surtout les afflictions intérieures, les douleurs morales, les chagrins ; en ramenant la joie chez ceux qui pleurent.

4° Subvenir à la misère de la volonté défaillante ; corriger les fautes pour autant que cela nous est possible ; pardonner les offenses ; supporter les défauts, les imperfections, les tempéraments, les manquements, surtout les fautes de fragilité ; accepter non seulement les imperfections morales, mais tout le poids qui nous vient de la société des autres, leur insuffisance, leur ingratitude, leur manque de délicatesse, leurs oublis ; leur faire l'aumône de notre temps pour les écouter, leur tenir compagnie (1).

Les aumônes spirituelles dépassent les aumônes corporelles. Un don spirituel est toujours supérieur en valeur vraie à un don corporel. De plus, c'est l'âme qui est secourue par l'aumône spirituelle, et l'âme est supérieure au corps. Enfin, les actes mêmes par lesquels est faite l'aumône spirituelle sont supérieurs à ceux de l'aumône corporelle. Prier et se sacrifier obscurément pour sauver une âme en détresse ; prendre pitié, dans son cœur, du chagrin d'autrui et, par de douces paroles, s'efforcer de le consoler, sont des actions supérieures à celle de tirer quelques sous de son porte-monnaie et de les jeter, de ses doigts gantés, dans la sébile d'un mendiant (2).

Tout le monde ne peut pas faire n'importe quelle aumône spirituelle. Et pourtant l'aumône spirituelle est celle que nous devons toujours viser et qui doit nous inté-

(1) Cf. ibid., art. 2.

(2) « Simpliciter loquendo, eleemosynae spirituales praeeminent, triplici ratione : 1° quia id quod exhibetur nobilius est, scilicet donum spirituale quod praeeminet corporali... ; 2° ratione ejus cui subvenitur, quia spiritus nobilior est corpore... ; 3° quantum ad ipsos actus quibus subvenitur proximo : quia spirituales actus sunt nobiliores corporalibus qui sunt quodammodo serviles... » (ibid., art. 3).

resser le plus. Ce que Dieu aime le plus dans les hommes, c'est le bien surnaturel, c'est donc la misère spirituelle que nous devons surtout désirer soulager.

Il est cependant des cas exceptionnels où l'aumône corporelle doit passer avant l'aumône spirituelle. Dans un état d'extrême et immédiate nécessité, « mieux vaut manger que philosopher », a dit Aristote. Mais, il s'agit ici de situation exceptionnelle dont il ne faut pas tirer de règle générale. En tout état de cause, il est manifeste que les actes de la vie spirituelle contemplative sont supérieurs aux actes de la vie animale (1).

*
* *

Toute aumône qui reçoit sa récompense ne perd-elle pas son mérite? Car, il arrive que nous recevions une rétribution de nos dons, ne serait-ce que la gratitude des paroles, sinon du cœur. Saint Thomas fait ici une distinction heureuse : si nous donnons uniquement pour recevoir, le mérite de notre aumône est évidemment diminué ; mais si nous donnons avec désintéressement et esprit de Charité et si, malgré cela, quelque chose nous revient de notre don, le mérite de celui-ci n'en subit aucune diminution. Tout vertueux reçoit la récompense de sa vertu par l'approbation de sa conscience, la paix intérieure dont il jouit et la bonne réputation qu'il s'acquiert. Nous pouvons et nous devons accepter cette rétribution morale de nos vertus, puisqu'elle n'en est pas le motif. De même, nous ne sommes pas obligés de repous-

(1) « Secundum aliquem particularem casum, quaedam corporalis eleemosyna praefertur alicui spirituali ; puta magis est pascendus fame moriens quam docendus ; sicut et indigenti, secundum Philosophum, « melius est ditari quam philosophari », quamvis hoc sit simpliciter melius » (ibid.).

ser la reconnaissance matérielle ou spirituelle que suscite notre dévouement. La Charité a inspiré celui-ci : elle lui confère et lui garde tout son mérite (1).

Nous ne perdons pas non plus le mérite de notre aumône quand celui pour lequel nous sommes bienfaisants ne comprend pas l'inspiration de notre Charité, ou même quand il résiste à l'amabilité de notre aumône, par exemple, à l'aumône d'un bon conseil. Ce n'est pas l'approbation de celui qui reçoit l'aumône qui lui donne sa valeur et son mérite, mais la Charité et la prudence avec lesquelles elle est faite (2).

L'aumône véritable tend à un effet spirituel et y aboutit, même si elle n'apporte qu'un secours matériel. C'est un acte de charité fraternelle inspiré par l'amour de Dieu ; par conséquent, son premier résultat est le fruit de tout acte de Charité pour Dieu, savoir : le mérite surnaturel. — L'aumône produit normalement un autre fruit : la prière pour le bienfaiteur. Comment le bénéficiaire de l'aumône ne serait-il pas porté à prier pour celui qui vient à son aide ? Que lui donnerait-il de mieux qu'une fervente prière pour lui témoigner sa gratitude ? Or, cette prière est un gain pour celui qui en est l'objet, car le plus grand don que l'on puisse faire à quelqu'un ou que l'on puisse en recevoir, c'est la prière. — Il peut y avoir aussi un gain fort appréciable pour celui qui reçoit l'aumône, non seulement parce que l'on vient à son secours, mais parce que cette aumône, même matérielle, peut être pour lui l'occasion d'un retour moral, d'une conversion à des

(1) « Recompensatio non minuit meritum et laudem eleemosynae, si non sit intenta, sicut et humana gloria, si non sit intenta, non minuit rationem virtutis... » (ibid., ad 2).

(2) « Meritum dantis eleemosynam attenditur secundum id in quo debet rationabiliter requiescere voluntas accipientis, non in eo in quo requiescit si sit inordinata » (ibid., ad 3).

sentiments meilleurs. En constatant l'inspiration surnaturelle de l'aumône qui lui est faite, le pauvre ouvrira son cœur à la grâce et reconnaîtra, à travers le don qui vient à lui, une délicatesse de la bonté de Dieu (1).

Notre aumône doit être enveloppée de ces visées spirituelles ; car sa valeur vient surtout de ce qu'elle est un acte de Charité, un acte d'amour de Dieu. Et ainsi, par elle, nous méritons la faveur de Dieu ; nous attirons sur nous la prière de celui que nous secourons et nous pouvons souvent lui faire un véritable bien moral.

Cependant, il ne faudrait pas se figurer que le taux de l'aumône postule un retour proportionné de biens spirituels ; en d'autres termes, ce n'est point parce que l'on donne matériellement beaucoup que l'on recevra spirituellement beaucoup. Les biens spirituels ne peuvent jamais être mis en équivalence avec les biens matériels. Le retour de bien spirituel est seulement en proportion de la Charité spirituelle qui inspire l'aumône. Notre-Seigneur, dans la parabole de la pauvre veuve, nous donne lui-même la leçon : la veuve donnait bien peu de choses, bien moins que le pharisien orgueilleux, mais tout son amour passait dans son offrande. La louange de son acte et la récompense qu'il méritait étaient en proportion de cette Charité intérieure (2).

*
* *

Le précepte qui rend obligatoire l'aumône est nettement formulé dans la loi positive de Dieu. La Charité fraternelle serait un vain mot si elle se contentait d'aimer le

(1) Ibid., art. 4.

(2) « Vidua, quae minus dedit secundum quantitatem, plus dedit secundum suam proportionem, ex quo pensatur in ipsa major caritatis affectus, ex quo corporalis eleemosyna spiritualem efficaciam habet » (ibid., ad 3).

prochain « en paroles et en discours et non pas en vérité et en actes » (1). Celui qui ferme son cœur à la misère d'autrui sait à quoi il s'expose. Notre-Seigneur a prononcé, d'une façon dramatique et presque tragique, sa punition : au jour du Jugement, les hommes seront déclarés élus ou réprouvés selon qu'ils auront pratiqué ou non la Charité de l'aumône.

Rien de plus clair comme expression de la Charité fraternelle à son sommet que cette prescription de l'aumône tant spirituelle que matérielle. L'aumône s'inspire de la miséricorde, elle est la mise en œuvre de la bienfaisance, actes essentiels de la Charité. Or, l'amour a spontanément pitié de l'indigence de ce qu'il aime et tout de suite vole à son secours.

Toutefois, nous devons faire l'aumône comme un acte vertueux, c'est-à-dire non seulement sous l'impulsion d'un mouvement de sensibilité et d'apitoiement, mais sous le contrôle de la raison et le gouvernement de la prudence : le don doit être adapté à la misère qu'il veut soulager : il ne conviendrait point, par exemple, d'instruire de toutes choses celui qui n'en a pas besoin — ou de donner des subsides matériels qui dépassent la misère de l'indigence.

Le discernement vertueux de l'aumône matérielle, sa réglementation prudente, présentent de particulières difficultés. Voici les deux règles principales qui doivent présider aux largesses de la charité : 1° celui qui fait l'aumône a le devoir de donner non pas en prenant sur ce qui lui est nécessaire, mais sur son superflu ; 2° il doit donner à celui qui est vraiment dans le besoin (2). Ainsi donc, le

(1) I Joan., III, 18.

(2) « Ex parte dantis [eleemosynam] considerandum est ut id quod est in eleemosynas erogandum sit superfluum... Et dico superfluum non solum respectu sui ipsius, quod est supra id quod est necessarium

superflu de celui qui donne, et, chez celui qui reçoit, un état d'indigence qui appelle un nécessaire secours : voilà les conditions essentielles de la pratique obligatoire de l'aumône. Il faut les expliquer successivement.

*
* *

En quoi consiste le superflu? Il est très difficile de l'apprécier, surtout de nos jours. Autrefois, il pouvait se discerner plus aisément. Les revenus étaient surtout constitués par la vente des fruits de l'agriculture ou des denrées et objets nécessaires à la subsistance, puis par le produit des locations d'immeubles ou de fermage. Ces bénéfices avaient beaucoup plus de fixité qu'aujourd'hui. De plus, l'argent était par lui-même improductif et ne servait qu'aux ventes et aux achats. Aujourd'hui, l'argent représente une valeur productive, qui fournit immédiatement des revenus. Les capitaux — qu'ils soient placés en actions ou en obligations — produisent des rentes; ces capitaux eux-mêmes se vendent et s'achètent, et leur prix est soumis à d'incessantes fluctuations. Si l'on ajoute à cela les modifications du change, la baisse ou la hausse des prix de toutes choses, les crises de chômage ou de grève, la facilité du succès ou de la ruine des entreprises industrielles et commerciales, on conviendra combien il est difficile de déterminer avec précision, dans un état de fortune donné, l'exacte part de superflu qui doit être réservé à la charité.

individuo, sed etiam respectu aliorum quorum cura ei incumbit; respectu quorum dicitur necessarium personae secundum quod persona dignitatem importat... — Ex parte autem recipientis requiritur quod necessitatem habeat; alioquin non esset ratio quare eleemosyna ei daretur » (II^a II^{ae}, qu. 32, art. 5).

Pratiquement, il faut admettre que le superflu se distingue de ce qu'on appelle les propriétés immobilières, les biens fonciers, le capital en nature et en placement. De plus, il faut admettre que le superflu est distinct du nécessaire. Ce nécessaire peut être entendu du strict nécessaire ou du nécessaire relatif. Le strict nécessaire s'entend de tout ce qu'il faut pour la sustentation corporelle et matérielle non seulement d'un individu donné, mais de tous ceux dont le soin incombe à ce dernier. Le nécessaire relatif est tout ce qu'il faut pour l'état de vie et pour la dignité personnelle. Ce nécessaire relatif comprend donc tout un ensemble de dépenses qui, en soi, ne sont pas de nécessité absolue, mais qui sont dans l'exigence de telle ou telle situation sociale (train de vie à conserver, relations à entretenir, éducation à fournir aux enfants, dots à assurer aux filles ; délassements, voyages, domesticité, aisance et bien-être, etc...) (1). C'est ici qu'il devient difficile d'apprécier où commence le superflu. Celui qui manque d'esprit de Charité trouvera toujours des raisons pour nier qu'il ait du superflu. Mais l'esprit doit prévaloir sur la lettre ; l'esprit surnaturel interviendra donc pour indiquer les restrictions à faire, les limites à garder.

En définitive, comment doser ce superflu ?

Aujourd'hui, il est admis que, dans les revenus qui ne sont point employés dans les dépenses nécessaires à l'existence et à la dignité de la famille, tout ne doit point nécessairement passer à l'aumône, étant donné que l'instabilité de la vie économique, industrielle et commerciale,

(1) « Necessitas humanae vitae potest attendi dupliciter : Uno modo secundum quod dicitur necessarium illud sine quo res nullo modo potest esse, sicut cibus est necessarius animali. Alio modo secundum quod dicitur necessarium illud sine quo res non potest convenienter esse » (II^a II^{ae}, qu. 141, art. 6, ad 2).

fait courir continuellement de grands risques à la situation de fortune et que, pour y parer, des capitaux disponibles peuvent être exigés. Les théologiens qui indiquent un minimum dans le superflu à consacrer à l'aumône parlent de *deux pour cent des revenus* (1). Mais, c'est là un minimum, et, dans les grandes richesses, cette proportion doit augmenter. Évidemment la prudence doit jouer ici et on ne peut établir de règles absolument strictes. C'est ainsi que le budget de l'aumône devra être restreint si les affaires n'ont pas été bonnes, amplifié si elles ont prospéré inopinément (2).

On doit donner de son superflu, mais non de son nécessaire.

En général, il serait contraire à la Charité de donner aux pauvres au point de s'affamer, d'affamer les siens, ou de priver ceux-ci de ce qui est nécessaire à leur condition de vie. « Charité bien ordonnée doit commencer par soi-même » et ensuite doit s'exercer vis-à-vis des proches, et enfin vis-à-vis des indifférents, selon l'ordre de la Charité précédemment établi.

Cependant, dans un cas particulier d'extrême nécessité et si l'on se trouvait seul à pouvoir subvenir à cette détresse, on serait obligé de prendre sur ce qui est nécessaire aux convenances de sa situation et de son rang. Mais, à nécessité égale, on n'a pas le droit de se priver du nécessaire pour le donner à un autre, sauf dans le cas où l'intérêt spirituel ou l'intérêt du bien commun est plus grand

(1) Je dis 2 o/o des *revenus* et non pas du superflu.

(2) S. Thomas (II^{a} II^{ae}, qu. 32, art. 5, ad 2) donne cette énergique raison pour obliger celui qui possède à donner, de son superflu, aux pauvres : « Les biens temporels qui sont octroyés par la Providence divine à l'homme, appartiennent sans doute à celui-ci à titre de propriété ; mais leur usage n'appartient pas à lui seulement, mais encore aux autres qui, par ce qui lui est superflu, peuvent être sustentés. »

du côté de celui qui a besoin d'être secouru. C'est à la prudence de juger et de décider (1).

*
* *

A qui doit-on faire l'aumône ?

En principe, à ceux qui sont dans la nécessité, soit matérielle, soit spirituelle. La difficulté est de savoir quels sont ceux qui doivent avoir la préférence dans nos aumônes, car notre superflu disponible est réduit ; nous ne pouvons donner à tout le monde. Et puisque nous sommes obligés de choisir, quels seront les motifs de préférence dans la distribution de nos aumônes ?

Il y en a deux, dit saint Thomas : le besoin et la proximité. Nous devons donner à ceux qui ont le plus besoin et, parmi eux, à ceux qui sont le plus proches de nous par la parenté, l'amitié, les intérêts ou les relations sociales. Il y a parfois des situations compliquées : nous pouvons nous trouver en face de quelqu'un plus nécessiteux qu'un autre, mais moins proche de nous. Quand il y a à choisir, il faut aller au plus nécessiteux, parce que le but même de l'aumône est de soulager la misère. Si les misères sont égales, il faut aller au plus proche. Entre deux misères égales et également proches, il faut aller au plus digne, à celui dont la vie est plus nécessaire au bien commun.

On le voit, la pratique de l'aumône est complexe et réclame un attentif discernement, car il faut envisager à la fois ce que nous pouvons donner, la nature et la proportion de l'indigence à soulager, les rapports de plus ou moins grande proximité de cet indigent avec nous, enfin le fait de savoir si l'indigence est extrême ou relative, si nous sommes seul ou non à pouvoir y subvenir.

(1) II^{a} II^{ae}, qu. 32, art. 6.

*
* *

Que notre aumône s'ennoblisse donc de l'intention de la Charité fraternelle. En donnant, ne recherchons ni la sympathie, ni l'admiration, ni la récompense humaine de notre générosité : donnons parce que nous remplaçons Dieu auprès de nos frères, en aidant ceux qu'il aime. Malgré la prudence que nous y apporterons, il arrivera peut-être que nous nous trompions sur l'exacte mesure de notre aumône, en donnant trop ou pas assez ; mais si nous avons eu cette intention de soulager, par amour pour Dieu, ceux qu'Il aime, nous aurons accompli l'acte essentiel surnaturel et méritoire de l'aumône.

Que notre aumône soit faite de bon cœur, avec joie. Puisque nous voulons faire des heureux, nous associer à la bonté et à la prodigalité de Dieu, comment ne serions-nous pas joyeux en donnant ?

Donnons aussi avec détachement et libéralité, et non pas en marchandant, à contre-cœur, en avare.

Enfin, que notre aumône ne soit pas ostentatoire ni faite pour la galerie. C'est un acte intime d'amour pour le pauvre en état de misère. Or, toute misère tient à demeurer cachée. Par conséquent le geste qui la soulage doit, lui aussi, rester caché. Rien ne touche plus un pauvre que l'aumône qu'on lui fait en secret.

Dans son intention intime, notre aumône, inspirée par la Charité, sera prête à s'adresser à toute indigence, sans préférence injustifiée. Nous ne devons pas nous calfeutrer *a priori* dans un genre d'aumône, mais être disposés à adapter notre aumône à toute misère, suivant l'opportunité. Ce n'est pas telle personne ou telle catégorie de personnes qui est exclusivement intéressante. Notre Charité doit avoir l'envergure du cœur de Dieu, qui, en Jésus-Christ, est mort pour tous et pour soulager la misère

morale de tous. Nous aussi, nous devons avoir, au moins dans notre sentiment intime, le désir de secourir toute âme en péril, tout cœur en peine, tout corps en infirmité, bien qu'en fait nous ne le puissions pas et que nous soyons obligés de restreindre et de spécialiser notre aumône. Mais soyons en garde : des motifs très humains et trop personnels pourraient particulariser notre aumône et, par là même, amoindrir son désintéressement et sa valeur surnaturelle.

Le Saulchoir.

H.-D. NOBLE, O. P.

La louange de Dieu

(*Suite*)

La foi et la louange

La foi est la racine de la justification. Le beau mot! Combien plus riche que celui de fondement! Sans doute, telle une pierre d'angle, la foi porte bien tout l'édifice spirituel, mais quel influx vital monte de la pierre qui est à la base à celle qui est au faîte? Quel lien profond les unit? La racine, au contraire, non seulement porte l'arbre, non seulement le fixe au sol où il a germé, mais encore le nourrit. C'est elle qui puise la sève éclatant à la pointe des branches en fleur et en fruit. Ainsi de la foi. Non seulement elle porte la vie chrétienne, mais elle la nourrit à chaque instant. Sans la foi surnaturelle, ni fleur ni fruit qui plaise à Dieu. Et quel est, au sommet de la vie chrétienne, le dernier épanouissement de la foi, sinon la louange de Dieu? La foi engendre l'action de grâces, l'action de grâces achève la foi, la couronne, la fait fleurir et fructifier dans l'amour. Notre foi c'est la lumière de Dieu en nous, lumière haute, immatérielle, surnaturelle essentiellement, qui aux grossiers moyens de connaître des êtres sensibles que nous sommes échappe complètement. En un sens cette lumière est obscurité pour nous, comme, au dire de saint Thomas, le soleil de midi à l'œil trop faible du hibou. Aussi serait-ce se faire une inexacte idée de la louange qu'engendre la foi si nous y cherchions un frémissement de la sensibilité, un je ne sais quel « Dieu sensible au cœur ». La louange est un acte d'autant plus

sublime qu'il jaillit de la foi nue. Du sein de nos obscurités nous affirmons par la foi que « Dieu est lumière », comme nous le dit saint Jean (1). Et nous épelons, avec les mots chargés de louange du Symbole de Nicée, l'éternelle génération du Verbe, « le Fils unique, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu ». Notre foi ici-bas chante. Nous clamons notre joie, notre reconnaissance d'être « fils de Dieu », en attendant de *voir* notre Père en sa « lumière inaccessible (2) ». Le chant du *Credo* à la grand'messe devrait suffire à nous jeter en extase si nous pensions à tout ce que contiennent ces paroles, pour l'affirmation desquelles le sang des martyrs a coulé. Du moins excitons notre foi. Parce que la louange est admiration et que, selon Aristote, l'admiration est le principe de la recherche ardente, que notre foi s'épanouisse en louange afin de monter toujours plus vers Dieu. De connaissance en connaissance jusqu'à la vision. En louant mieux nous connaîtrons davantage, et en connaissant davantage nous louerons encore mieux. Montée mystique à travers les ombres vers la lumière, vie de foi devenue tout entière une hymne de gloire.

Louange et humilité

De la foi aux grandeurs de Dieu naît la profonde humilité, et l'humilité ne s'exprime jamais plus pleinement que dans la louange. Nous sommes les « mendiants du Seigneur », dit Cassien (3). Ce que Dieu veut, c'est que nous reconnaissions de plus en plus notre néant et son Tout, et que de plus en plus nous nous enfoncions dans

(1) I Jean, I, 5.
(2) I Tim., VI, 16.
(3) Conférence 10e, chap. II.

notre bassesse. Comment y réussir mieux que par la louange? Reconnaître que Dieu est Créateur et Père, c'est avouer qu'on n'est rien. C'est tout attendre aussi de Celui auquel il suffit d'ouvrir la main, comme dit le psaume (1), « pour que tout ce qui respire soit rassasié de biens ». Ce n'est pas une attitude purement passive que celle-là, une oisiveté, un quiétisme malsain. C'est une vraie activité. C'est en un sens la plus parfaite activité de la créature. Si l'humilité est vérité, il n'y a rien de plus vrai que la louange, donc rien de plus humble. Car la louange est l'*acte* par lequel l'homme reconnaît qu'il n'*est* que par la miséricorde d'un Meilleur : celui qui est l'Être par excellence. La créature est essentiellement dépendante : elle vient toute et à chaque instant de Dieu. Elle *dépend* de Dieu, au sens étymologique, toute pendue, a écrit Chesterston, « à un cheveu de la miséricorde divine ». L'activité donc de la créature doit être de remonter vers sa source, tout entière, à chaque instant. Ce qui échappe à ce retour vers Dieu tombe d'une chute irrémédiable dans le néant. L'ouverture de la créature n'est pas, ne doit pas être, dans son propre sens c'est-à-dire dans le sens du rien où son poids l'entraîne, mais au rebours dans le sens de l'Être dont elle n'est qu'un reflet. La fleur ne s'épanouit que tournée vers le soleil ! Tel est le redressement souverain de l'humilité. « Dieu n'a besoin, disait le Père Clérissac (2), que de notre soif et de notre vide, non de notre plénitude. » Nulle montagne ne reflète mieux la splendeur de la lumière que la montagne nue. Ainsi la louange qui nous dépouille nous revêt déjà de la gloire de Dieu. Mais c'est un effort constant qui nous arrache à nous-mêmes pour nous donner à Dieu. Le psaume dit :

(1) Ps. CXLIV, 16.
(2) *Mystère de l'Église.* Préface, p. XXIII.

« Immole à Dieu le sacrifice de la louange (1). » Il ne dit pas seulement « prière » de louange : ce ne serait pas assez marquer sa réalité profonde. Il dit « sacrifice » de louange. Sacrifier c'est se priver de ce qu'on aime pour l'offrir en hommage à un autre. La louange nous vide de ce que nous estimons notre bien le meilleur : notre amour-propre, notre gloire. Car, à chaque instant, elle nous contraint de la rendre à Dieu tout entière comme à son seul possesseur. Nous offrons ce que nous avons de meilleur à ce que Dieu veut pour lui de meilleur : sa gloire, celle qu'il attend de ses créatures et de ses fils. Les mots sont pauvres pour dire cette grande chose. Ils se répètent comme le balbutiement de l'enfant. Mais des profondeurs de l'humilité monte le plus haut cri d'adoration qui retentisse sous les cieux, celui par lequel l'humanité du Christ affirme que « personne n'est bon si ce n'est Dieu seul (2) ».

Louange et pardon

La louange est si véritablement le plus efficace des appels au pardon que, comme on l'a dit en parlant de l'immolation de Notre-Seigneur, il fallait un sacrifice qui fût une louange sans déficience, une louange vraiment divine, pour obtenir sur la Croix l'absolution de l'humanité pécheresse. Ainsi notre louange unie à celle du Sauveur devient un appel à la miséricorde et un acte de contrition.

Littéralement, en louant Dieu, le chrétien enchaîne sa justice et ouvre les abîmes de sa pitié. Nous faire les esclaves de la louange c'est nous faire les créanciers de la miséricorde. Si l'on osait dire en pauvre langage humain

(1) Ps. XLIX, 14.
(2) Luc, XVIII, 19.

une chose ineffable, il faudrait écrire que louer Dieu c'est le Le prendre par son côté faible. Car, en fin de compte, la miséricorde est la faiblesse magnifique de Dieu. Sainte Catherine de Sienne ne nous dit-elle pas que la bonté divine tempère les justices mêmes de l'enfer? (1) Par la louange nous rendons à Dieu tout l'honneur, toute la gloire, tout l'amour que notre péché, par le poids affreux de son néant, cherchait à Lui enlever. Et, par le fait même, la louange nous remet dans l'ordre. A notre place de créatures soumises, reconnaissant qu'elles tiennent tout ce qu'elles possèdent de Dieu. A notre place de fils qui rentrent dans l'amour unifiant de la très sainte Trinité.

« Dans nos chutes, écrit le P. Lallemant (2), d'abord que nous nous en apercevons il faut adorer Dieu intérieurement. » L'adorer. Le louer. C'est la mise en pratique du mot de saint Paul (3) complété par saint Augustin : « Pour ceux qui l'aiment Dieu fait tout servir à leur bien, même les péchés. » Si nous étions persuadés de cette vérité particulièrement féconde, peut-être subirions-nous moins cette pesanteur, cet intime dégoût qu'engendrent nos défaillances quotidiennes. Découragement qui ne va point sans un raffinement d'orgueil. Mais, dans nos fautes, louer Dieu de notre néant, lui demander de venir en nous dans la plénitude de son action rédemptrice et sanctificatrice, c'est un grand secret de perfection. Nous oublier enfin pour penser au meilleur : « Oubliant ce qui est derrière moi, écrit saint Paul, et me portant de tout moi-même vers ce qui est en avant (4). » Nos efforts, par le souci d'emplir chaque instant présent de louange, ne seront-ils point ainsi magnifiquement féconds? Pour par-

(1) *Dialogue*, trad. Hurlaud, I, p. 103.
(2) *Doctrine spirituelle*, p. 139.
(3) Rom., VIII, 28 (grec).
(4) Phil., III, 13.

ler le langage du P. Faber, c'est « l'amour né du pardon » qui est le principe du progrès spirituel. Dans plusieurs oraisons de la divine Liturgie, par exemple à la Septuagésime, c'est par l'hommage rendu au Nom divin que nous demandons d'être délivrés de l'esclavage du péché. N'est-ce point la touchante histoire de Madeleine? Son âme est pleine de louanges, mais ses lèvres se taisent en ce banquet du Pharisien. Quel hommage pourtant que ce nard répandu, que ces cheveux oignant les pieds du Christ, que ces baisers, que ces larmes surtout! Il y a de ces moments où le geste peut seul exprimer ce que la parole ne saurait dire. Parce que Madeleine « a beaucoup aimé, ses nombreux péchés lui sont pardonnés (1) ». Mais de ce pardon naît un nouvel amour et une louange nouvelle : « Celui à qui l'on pardonne peu aime peu. » Mystérieuse compénétration de la louange et du pardon, du pardon et de la louange! Nos hommages disent à Dieu notre amour, Dieu par sa grâce nous livre le sien. Et ainsi la louange nous renouvelle. Notre âme en louant la miséricorde l'attire, et notre occupation du ciel sera de « chanter éternellement les miséricordes de Dieu (2). »

La louange et la prière de demande

Il n'y a point rupture, on l'a déjà dit, entre la gloire de Dieu et notre utilité, mais bien au contraire liaison étroite. Ceci est la clef de tout ce qu'il faut dire des rapports de la supplication et de la louange. Si Dieu veut que nous le priions, s'il veut que, pour notre âme et notre corps, nous demandions « chaque jour notre pain

(1) Luc., VII, 47.
(2) Ps. LXXXVIII, 1.

quotidien » — redondance combien expressive! — ce n'est point, certes, qu'il ignore ce qui nous manque. Le père ici-bas, encore que bien souvent son amour devine, peut sans doute ignorer le besoin de son petit. Dieu n'a point d'ignorance. Dieu nous aime plus qu'une mère. Pourquoi donc veut-il que nous le priions, puisque infiniment mieux que nous il sait ce qui nous manque, sinon pour que l'appel de notre indigence soit la louange de sa richesse, l'appel de notre faiblesse la louange de sa toute-puissance? Demande donc d'autant plus efficace qu'elle sera un aveu plus définitif et plus joyeux de notre misère.

Comme nous l'avons déjà marqué, la prière liturgique est avant tout louange. Et dans le temps du Carême où nos besoins multiples, parce que plus pressants, sont exposés avec plus de complaisance, c'est à chaque instant que notre demande monte à Dieu avec l'ardent souhait d'être exaucée « *propter Nomen tuum* » — à cause du Nom de Dieu, qui est Dieu lui-même. Ce ton de louange que l'Église, qui connaît les désirs de l'Époux, nous dicte en nos demandes et que l'Esprit vivificateur nous insuffle, qui seul connaît « les profondeurs de Dieu (1) », quel aperçu il nous ouvre sur la psychologie divine si l'on ose parler ainsi! Lorsqu'un ami arrive, lorsqu'un enfant s'approche, que le besoin amène, la plus profonde joie de l'homme n'est-elle point de sentir qu'il va pouvoir, sinon combler, du moins donner quelque chose? Peut-être faire cesser une souffrance. Ce besoin de donner est sans doute ce qu'il y a de meilleur dans le cœur humain. Mais en cela il n'est que l'image, et combien pauvre! du Dieu qui l'a créé : *Père* tout-puissant de qui descend toute vie. Ce n'est point rêver que de parler ainsi. La philosophie ne nous dit-elle pas que le bien, de

(1) I Cor., II, 10.

sa nature, veut se répandre? Et saint Paul nous a livré cette adorable parole du Seigneur qu' « il est plus béatifiant de donner que de recevoir (1) ». Toute sa vie, le Christ s'est donné, et lui-même n'est-il pas le « Don » du Père? (2) Mais nous, que donnerons-nous à Dieu que nous puissions ajouter à sa richesse? Rien, si ce n'est notre louange. Dieu sait que, de nous-mêmes, nous ne sommes qu'indigence. Il exige seulement que nous ayons la loyauté de le reconnaître et la gratitude de remercier. S'étonnera-t-on maintenant que toute prière doive être louange? Quand nous commençons l'oraison par ces mots : « *Deus omnipotens* — Dieu tout-puissant », déjà nous lui donnons le tribut d'honneur et de joyeuse dépendance qu'il aime et qui en quelque sorte le contraindra de nous exaucer. C'est ainsi que priait Daniel dans cette supplication poignante qui arrache pour ainsi dire au Seigneur son plus précieux secret : « Seigneur, soyez attentif et agissez; ne tardez pas *à cause de vous-même*, ô mon Dieu, car c'est de votre *nom* que sont appelés votre ville et votre peuple (3). » C'est ainsi que priait « Jésus fils de Sirach » : « J'invoquai le Seigneur... Je *louerai* sans cesse votre nom et je le *chanterai* dans ma reconnaissance. Et ma prière a été *exaucée* (4). » Dieu paye la louange par une pluie de grâces. Quand Notre-Seigneur récite la prière qui, retenue par les Apôtres, deviendra l'oraison centrale de la Liturgie chrétienne et sera redite sans cesse jusqu'à la fin des temps, ses quatre premières demandes sont toutes orientées à la gloire de Dieu notre Père. Père universel qui régnez dans les cieux, combien nous désirons que votre nom soit sanctifié par toute la création, com-

(1) Act., xx, 35.
(2) Jean, iii, 16.
(3) Dan., ix, 15-19.
(4) Eccli., li, 11.

bien nous travaillons à ce que votre royaume s'établisse en nous comme autour de nous, à ce que partout et toujours ici-bas votre volonté s'accomplisse comme elle s'accomplit au Ciel. Ainsi monte l'ardent souhait de la louange. Prière toute de désintéressement : le fidèle ne pense qu'au triomphe de Dieu. Ce n'est qu'ensuite, et plein de confiance alors, qu'il formule les demandes du pain quotidien, du pardon des offenses, de la protection au milieu des tentations de la vie. Louange nouvelle mais cette fois orientée vers nous, vers notre immédiat intérêt. Après nous être oubliés pour vouloir le bien de Dieu, nous sommes sûrs qu'il n'oubliera point le nôtre, car si nous, qui sommes « méchants, savons donner à nos enfants de bonnes choses, combien plus le Père qui est dans les cieux (1) » !

Louange et charité

L'amoureux ne sait rien dire mieux que la louange de ce qu'il aime. Heureux si l'objet de son amour est digne du tribut qu'il lui offre ! Mais « Dieu est amour (2) », et amour infini. Dans la vie de la sainte Trinité, l'Esprit-Saint est l'amour substantiel du Père et du Fils. Et par notre union au Christ, nous entrons dans ce torrent de feu : « Oh, laissons Dieu, s'écrie Monsieur Olier (3), nous aimer de sa vie essentielle... Qu'Il s'aime en nous comme Notre-Seigneur le Lui demande : Que l'amour soit en eux dont vous m'avez aimé (4)... Jésus vivant dans les âmes des fidèles est au milieu du sein de Dieu Le louant et le bénissant en chacune d'elles. » « Il faut, continue Mon-

(1) Luc, XI, 13.
(2) I Jean, IV, 16.
(3) *Esprit*, I, p. 109 (inédit).
(4) Jean, XVII, 26.

sieur Olier, avoir un cœur étendu comme celui du Fils de Dieu même et nous perdre dans cet océan immense de charité aussi bien que de louanges (1). » La louange est l'acte le plus naturel, le plus désintéressé aussi, de l'amour. Et il nourrit l'amour. Par lui l'âme monte de lumière en lumière et de charité en charité. « A mesure que l'âme s'eschauffe à loüer la douceur incompréhensible de son Dieu, elle aggrandit et dilate la complaysance qu'elle prend en icelle, et par cet aggrandissement elle s'anime de plus fort à la louange : de sorte que l'affection de complaysance et celle de louange, par ces réciproques poussemens et mutuelles incitations qu'elles font l'une à l'autre, s'entredonnent des grans et continuelz accroissemens. » Ainsi parle saint François de Sales au *Traité de l'Amour de Dieu* (2).

Mais il n'est pas de charité sans obéissance, sans attachement à la loi de Dieu (3). L'obéissance, dit Cajetan, est l'inséparable fille de la charité. « *Ama et fac quod vis* — Aime et fais ce que tu veux. » Mot libérateur entre tous. Mais à la condition de savoir ce qu'est l'amour. « Celui-là m'aime qui observe mes commandements (4). » La louange des lèvres est belle et utile. Il faut pourtant qu'elle ne soit que l'expression vraie de toute la vie offerte à Dieu en sacrifice. « Je vous exhorte, mes frères, écrit saint Paul aux Romains (5), par la miséricorde de Dieu à offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous lui devez. » On l'a dit : les saints sont tout entiers une « louange de gloire ». « Glorifiez *par vos œuvres* le Roi des siècles », chantait le vieux

(1) *Op. cit.*, p. 169.
(2) l. V, c. 8.
(3) II^a II^{ae}, q. 104...
(4) Jean, XIV, 21.
(5) XII, 1.

Tobie mourant (1). Et, à l'adresse de Jérusalem sa patrie, il répétait encore une fois : « Glorifie le Seigneur *par tes bonnes œuvres* et bénis le Dieu des siècles (2). » Nous rejoignons le souhait de saint Paul. Grand contemplatif, il veut que notre prière soit action de grâces. Grand réalisateur, que notre action soit imprégnée de louange afin que les plus petites choses, transformées par l'amour, dépassent en beauté les merveilles du monde visible et l'immatérielle splendeur des esprits.

Louange et abandon

Le sommet de la charité c'est l'abandon. L'abandon est un abîme de foi, d'espérance et d'amour. C'est le cri du cœur de l'Apôtre : « Je sais en qui j'ai mis ma confiance (3). » Dieu est mon Père, Il veut donc mon bien. Il est le « fidèle (4) », et c'est entre ses mains que je m'abandonne. « Sa louange toujours et malgré tout sera sur mes lèvres (5). »

Jamais peut-être autant qu'à notre époque Dieu n'a mis tant d'âmes sur le chemin de l'abandon. C'est cette Sœur Marie Saint-Anselme qui, entre tant de mots d'amour, a écrit celui-ci : « Quel que soit le couplet, triste ou joyeux..., n'avoir qu'un seul refrain : *Deo gratias !* (6) » C'est cette âme consumée de charité dont on nous a livré quelques-uns des ardents secrets, Consummata, qui écrivait : « Boire le calice sans regarder ce qu'il y a dedans... Rendre grâces pour tout et toujours (7). » C'est surtout cette

(1) Tob., XIII, 6.
(2) Id., XIII, 12.
(3) II Tim., I, 12.
(4) I Pierre, IV, 19.
(5) Ps. XXXIII, 2.
(6) *Vie*, p. 67.
(7) p. 211.

sainte à la formidable énergie sous les traits si doux de la jeune fille aux bras chargés de roses qui s'appelle Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Non, répétait-elle, Jésus ne demande pas de grandes actions, mais *uniquement* l'abandon et la reconnaissance. » « Uniquement », dit-elle. Est-ce un mot trop vite dit, échappé à sa plume? ou bien n'est-ce point plutôt le simple secret de sa vie? N'avait-elle point trouvé ce que nous cherchons dans ces quelques pages, à unifier son activité entière dans l'acte sublime et complet de foi, d'espérance et d'amour qu'est le don incessant de la louange! C'est le moment de rappeler les premières lignes de cet écrit. Il ne s'agit point de simplifier la vie spirituelle en supprimant ses labeurs. Il s'agit de l'unifier. Le chemin de l'abandon, de la louange, demande moins en effet de « grandes actions » multiples qu'*une* incessante grande action : celle d'un être qui démissionne entre les bras du bon Dieu. Rien n'est plus dur. Rien ne coûte comme de sacrifier son indépendance, toute apparente qu'elle soit. Au chant XI[e] du *Purgatoire* Dante a chanté :

« Comme de leur vouloir te font tes anges
un sacrifice, en chantant Hosanna,
qu'ainsi de leur vouloir fassent les hommes (1). »

S'abandonner dans la louange, c'est faire de sa volonté propre un holocauste. Que ne nous trompe donc point cet « uniquement » dont parle sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Nous savons tout ce qu'il lui a coûté de toujours sourire à Dieu. Bossuet a écrit un « Discours sur l'acte d'abandon à Dieu » qu'il faut lire et relire. S'imprégner de ces quelques pages. Si l'on commençait de les citer, il faudrait tout transcrire. Ne retenons que cette parole : « Le partage du chrétien est une continuelle action de grâces ren-

(1) Traduction Pératé.

due à Dieu de tout ce qu'Il fait; parce que tout ce qu'Il fait tourne à sa gloire; et cette action de grâces est le fruit de cet abandon par lequel nous nous livrons à Lui par une entière complaisance pour ses volontés. » Voilà l'acte *unique* proposé au chrétien, mais avons-nous jamais caché qu'il fût un sommet? Le *Magnificat* de Marie n'a pu jaillir de son cœur qu'après le grand abandon du jour de l'Incarnation. Abandon aux desseins mystérieux de Dieu, acceptation de toutes les souffrances. Jésus sera l'homme qui portera dans son humanité toutes les douleurs du monde pécheur. Déjà souffre avec lui sa Mère.

A cet acte suprême de l'abandon, un regard sur la vie passée nous encourage. Dans la trame de notre vie court le fil continu des divines miséricordes! La Sagesse providentielle ne nous révèle pas toujours sur le coup ses desseins. Mais nos expériences ne sont-elles pas déjà assez nombreuses pour que nous apprenions à ne plus nous défier d'elle? Les bienfaits du passé sont le gage de ceux du présent, si dur qu'il paraisse. Quant à l'avenir, il n'est qu'à Dieu. Attitude claire, simple, toute de joie, même dans la peine. « O Dieu, soyez heureux éternellement, redirons-nous avec Bossuet (1), je m'en réjouis, c'est en cela que je mets tout mon bonheur. En cet esprit, ô mon Dieu, grand dans vos conseils, incompréhensible à penser, qui vous êtes fait un nom et une gloire immortelle, par la magnificence de vos œuvres; je m'abandonne à vous de tout mon cœur, à la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Dieu soit loué! Ainsi soit-il! Amen! Alleluia! » « Renonciation *totale* et douce », murmurait Pascal dans le *Mystère de Jésus*. Douce parce que totale. Et le Père de Foucauld exilé sur les terres arides : « Jésus est heureux, rien ne me manque! »

(1) Acte d'abandon.

La louange dans la douleur.

La louange dans la douleur est la pierre de touche du parfait abandon. Nous montons toujours. Rien de plus aisé que de louer Dieu dans l'abondance, rien de plus difficile aux heures de détresse que de continuer, envers et contre tout, l'action de grâces. Pourtant les ennuis du chemin, le poids du jour et de la chaleur nous accablent souvent. Nous sommes lâches. Que de « mauvaise humeur » en notre vie dès que nous heurtons du pied l'obstacle! Un de nos frères séparés, une grande âme, a écrit : « La mauvaise humeur où nous plongent les choses est une preuve de la victoire qu'elles ont remportée sur nous. Elles nous font porter la livrée grise des vaincus et des forçats. Garde ta bonne humeur! C'est un signe de défaite pour tous les ennemis de l'âme ; un honneur rendu à Dieu du sein des obscurités ; un acte de foi parmi les plus hauts et les plus purs (1). » « Dites joyeusement vos grâces après dîner, quand même vous auriez dîné de pain sec », écrivait Louis Veuillot à son ami Rivalland (2). Pensée d'une âme chrétienne qui sait que la louange « c'est l'acceptation de la gloire de Dieu au-dessus de nos convenances ».

Mais quand nous accable quelque grande douleur, faudra-t-il encore dans l'épreuve continuer la louange? Job n'a point d'autre mot : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté ; que le nom du Seigneur soit béni (3). » Sainte Catherine de Sienne, torturée par les souffrances, redit la gratitude de l'amour qui comprend et qui veut payer de retour les larmes et le sang de la Passion : « Loué soit

(1) Ch. Wagner, *L'ami.*
(2) Corr., t. V, p. 269.
(3) I, 21.

mon doux et très aimable et très aimé Époux et maître Jésus-Christ. » Dieu nous fasse pareille grâce! Ce Léon Bloy qui, s'il ne fut pas parfait, comprit du moins de si grandes et mystérieuses choses, et qu'il n'est ici-bas « qu'une seule tristesse : celle de n'être pas des saints (1) », Léon Bloy écrivait un jour, au milieu de ses tribulations, à l'abbé Cornuau : « Tout ce qui arrive est adorable. Volonté ou permission de Dieu, tout ce qui arrive est très bien. J'en suis arrivé à la certitude parfaite qu'une catastrophe advenant, la seule chose à faire c'est de chanter le *Magnificat* (2). » Le *Magnificat* : le chant de joie de la sainte Vierge. La voilà cette louange qui dépasse la simple acceptation de toute la hauteur d'un don parfait. Entre la résignation et l'action de grâces, la distance qui sépare l'héroïque générosité du saint de notre don avare. Certes, la louange qui doucement et avec reconnaissance accepte la souffrance, n'a rien de l'insolent orgueil du stoïcien. La louange ne supprime point la douleur, ne se raidit point contre elle. Au contraire elle la veut tout entière par amour. Elle la ressent toute, mais elle la comprend. Elle sait que la douleur vient de Dieu, qu'elle achève en nous la Passion du Crucifié, aussi l'embrasse-t-elle comme Jésus sa croix. La louange du Dieu beau et bon et tout amour transfigure la souffrance et lui enlève à la fois et sa laideur et déjà un peu son amertume. Malgré tout elle apaise : « toute douleur endurée par amour reçoit guérison », disait sainte Thérèse d'Avila (3). L'amour est le baume qui calme les tortures du martyr. « Grillé par le feu, je vous rends grâces », disait à Dieu le diacre saint Laurent sur son gril (4). Le dernier mot de saint Jean Chrysostome

(1) *Femme pauvre*, p. 385.
(2) Lettres (collection *Ars et Fides*), p. 21.
(3) Chemin de la Perf., ch. 16.
(4) Office. Ant. 9 de matines.

mourant en exil c'est encore celui de la louange : « *Deo gratias. Amen.* » Comme le Pierre de Craon de *L'annonce faite à Marie* (1), il nous faut redire à notre âme : « Loue ton Dieu, terre bénite, dans les larmes et l'obscurité. » Laisse-toi labourer par le soc de la douleur. Sois sans crainte : c'est le Seigneur lui-même qui te travaille. Dans les sillons qu'il creuse et que féconderont tes larmes il passe, bon semeur, jetant sa grâce à pleine main. Comme le grain lui-même, il faut que tu meures pour porter l'épi. Comme le cep, il faut que tu sois sévèrement taillée pour que le raisin se gonfle. Blé et vin qui deviendront le corps et le sang. Et toi, tu seras aussi l'hostie, « le froment de Dieu » dont parlait le saint évêque Ignace impatient d'être broyé à Rome par la dent des bêtes.

Louange et contemplation.

Les contemplatifs sont les « gardiens posés sur les murs de Jérusalem (2) ». Ce sont eux qui défendent la cité, comme ces justes qu'Abraham désira vainement dans Sodome pour que fût détournée la colère. La cité n'existe même que pour eux.

C'est par la porte, à la fois sombre et pleine de clarté, de la souffrance reconnaissante qu'ils sont entrés dans cette vie nouvelle où leur louange ne cesse plus de monter vers Dieu comme le parfum d'un inextinguible encensoir. Leur état c'est d'être consumés dans l'action de grâces. Leurs louanges incessantes se précipitent vers Dieu comme les flots rapides d'un torrent. Fleuve saint « qui de ses ondes réjouit l'Église (3) » et la fertilise. Car

(1) Claudel, p. 18.
(2) 4e répons du 4e dim. de Nov.
(3) Ps. XLV, 5.

ceux qui ont tout abandonné ici-bas pour ne regarder que Dieu remplissent la tâche suprême de l'humanité. Déjà ils entrent dans cet incompréhensible et divin repos qui est l'activité parfaite. Dieu est le grand Vivant, et nul ici-bas ne vit plus intensément que le contemplatif. L'inintelligence moderne à ce sujet ne change rien à la vérité. Il ne faut que gémir de ne la plus comprendre. Dans la mesure même où la louange triomphe en une âme, elle l'introduit au seuil de la contemplation. Dieu fait le reste s'il lui plaît. Et, à la limite, la louange s'achève en un mystérieux silence. Si la mer ou la montagne, si l'œuvre d'art ou plus encore la rencontre du génie nous jettent dans cet « étonnement » au sens de Bossuet, qui enlève la parole, que dire de la contemplation surnaturelle de Dieu? « *Tibi silentium laus* — Le silence est votre louange. » Nuits d'adoration silencieuse du Verbe incarné sur les montagnes solitaires, vie recueillie de la sainte Vierge dans la paix de Nazareth, silence de saint Joseph dont nous ne possédons pas une seule parole! Dans l'Évangile, Marie de Béthanie est la figure de la contemplation. Assise aux pieds du Maître, elle le *regarde* et l'*écoute*. Rien d'autre. Elle ne peut parler : il y aurait trop à dire, ou plutôt elle ne pourrait rien traduire des touches puissantes et suaves de Dieu dans son âme enivrée. Sur cette cime l'homme est le « vaincu de la gloire ».

Chose rare, pense-t-on? Qui le sait? Moins peut-être qu'on ne le croit. Notre paresseux intérêt nous rend soucieux de ne trouver que du médiocre autour de nous : ainsi se redresse plus aisément notre petite taille. Mais pourtant ce jeune paysan, père de sept enfants, rencontré au coin d'un chemin. Il disait : « Plus de cent fois par jour, voyez-vous, je dis à Dieu : *Gratias agimus tibi*. Il me semble qu'il n'y a pas de meilleure prière et pour toute occasion. Quand je me sentirai mourir, je demanderai à

M. le Curé de venir avec la chorale pour que je m'en aille au chant du *Gloria*. » Ainsi parlait, les pieds dans ses mottes de terre, ce laboureur vendéen dont l'œil bleu reflétait le ciel. Et je songeais que c'était déjà la vie du ciel au fond de son âme. Dieu soit loué qui cultive encore de telles fleurs sur le sol fécond de France, champ d'azur où toujours fleuriront les lis d'or.

La louange du ciel.

Mourir au chant du *Gloria* c'est passer sans effort aux éternelles liturgies. Car le chant du *Credo* aura cessé avec l'obscurité de la foi. Ce sera la vision et l'extase de la charité sans fin. « Je serai rassasié lorsque m'apparaîtra votre lumière (1). » Le corps ressuscité entrera à son tour au dernier jour dans ce merveilleux transport de joie, et vers l'Agneau qui éclaire la sainte cité montera le cantique éternel des élus : « Amen! La louange, la gloire, la sagesse, l'action de grâces, l'honneur, la puissance et la force soient à notre Dieu pour les siècles des siècles (2). » *Deo gratias!*

HENRI MARTIN, P. S. S.

(1) Ps. XVI, 15.
(2) Apoc., VII, 12.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Saint Anselme

Le nom de saint Anselme est étroitement lié, dans l'opinion commune, au souvenir de l'argument ontologique que le Saint composa un jour, pour prouver à ses moines, par la seule raison, l'existence de Dieu (1). Et parce que la valeur de cet argument est discutable, la gloire de son auteur s'en trouve comme estompée. Or, il faut bien le dire, la preuve ontologique de l'existence de Dieu ne tient qu'une place tout à fait secondaire dans l'œuvre de l'abbé du Becq, et on ne saurait, sans une véritable injustice, en faire le monument principal de sa célébrité.

Comme philosophe, saint Anselme ouvrit vraiment la voie aux méthodes du Moyen Age. Le premier, il formula, avec une netteté parfaite, la théorie de l'alliance entre la raison et la foi, *fides quaerens intellectum*, et mit au point l'instrument dont ses successeurs devaient tirer un merveilleux parti. L'importance de son rôle est si grande que le Bréviaire Romain ne craint pas de saluer, dans l'abbé du Becq, le vrai « Père de la Scolastique (2) ».

(1) M. Gilson lui-même, qui montre cependant une très profonde connaissance de notre Saint, écrit dans « La Philosophie au Moyen Age » : « La partie la plus profonde et la plus forte de l'œuvre de saint Anselme se trouve dans ses démonstrations de l'existence de Dieu. »

(2) Leçon du II[e] Nocturne, 21 avril.

Comme théologien, il fut amené à traiter nombre de points de la doctrine catholique, et de la façon la plus heureuse. Il écrivit sur la Trinité, l'Incarnation, la procession du Saint-Esprit, le libre arbitre, la chute des mauvais anges, la conception de la sainte Vierge, le péché originel, la prédestination, etc... Surtout il composa le *Cur Deus Homo*, petit chef-d'œuvre qui marque une date dans l'histoire des dogmes. C'est le premier traité complet du mystère de la Rédemption. Saint Anselme y expose la doctrine selon laquelle le Christ acquitta vraiment, vis-à-vis de la justice divine, la dette contractée par l'homme, lors de la chute originelle, et ainsi développe la théorie de la « satisfaction », dans la forme que la théologie catholique adoptera plus tard, en la retouchant à peine.

Mais si nous voulons connaître le fond de sa pensée, le secret de son âme, ce ne sont ni les traités de philosophie ni les traités de théologie de notre Saint qu'il faut consulter : ce sont ses « *Méditations* » qu'il faut ouvrir. Là, l'auteur décrit la bonté de Dieu, son inépuisable miséricorde, son ineffable tendresse pour l'homme, avec une émotion, une chaleur, une reconnaissance qui n'ont d'égales que les exclamations de sainte Thérèse et les Soliloques de saint Augustin. Ce sont des prières ardentes, profondes, où la raison et la foi se prêtent un mutuel concours pour élever le cœur vers Dieu, où la spéculation et l'affection, la logique et l'amour, se fondent harmonieusement et réalisent cette concentration des puissances dans l'unité, qui est la marque des grands saints.

Comme primat d'Angleterre, enfin, saint Anselme a sa place marquée parmi les grands Prélats qui, au cours de l'histoire, surent tenir tête au pouvoir séculier et sauver les libertés de l'Église. C'est probablement sa courageuse résistance qui retarda de plusieurs siècles le schisme où l'Église d'Angleterre devait sombrer avec Henri VIII et

vers lequel, déjà, ses rois tendaient à l'engager. Sa ferme attitude vis-à-vis du pouvoir, attitude qui contraste singulièrement avec la timidité de l'épiscopat anglais, évoque la fière réponse de son ancêtre, saint Basile, au gouverneur romain : « Personne ne m'a jamais parlé de la sorte », disait le magistrat, outré de la résistance du Saint aux idées ariennes. — « C'est probablement, répondit Basile, que vous n'avez jamais rencontré d'évêque. »

C'est donc, à bien des titres, une grande figure que celle de saint Anselme : aussi le pape Pie X, dans la belle encyclique qu'il lui a consacrée le 21 avril 1909, ne craint-il pas de le comparer aux plus hautes lumières de l'Église, à saint Grégoire le Grand, saint Jean Chrysostome et saint Augustin.

Nous ne prétendons étudier ici ni le théologien, ni le philosophe, ni le défenseur des droits ecclésiastiques : nous voudrions seulement, dans une courte notice biographique, souligner les traits qui révèlent en lui le moine formé à l'école de saint Benoît.

*
* *

Écrite, en un récit détaillé et savoureux, par un moine anglais, Eadmer (1), qui fut le disciple et l'habituel compagnon du Saint, la vie d'Anselme nous est très bien connue.

Il naquit en Italie, dans la vallée d'Aoste, en 1033. Sa mère, nommée Ermemberge, était douce, très pieuse, et le caractère de l'enfant se ressentit de cette influence. Le père, au contraire, de vieille noblesse lombarde, avait des manières fort rudes, encore qu'il fût bon chrétien, et la seule pensée que son fils voulait être moine le mettait

(1) *Patr. Lat.*, tome 158, col. 49 et suiv.

dans de terribles colères. Anselme, désespérant d'obtenir la permission de suivre son attrait pour le cloître, finit par s'enfuir de la maison paternelle, dans un dénuement tel qu'il fut réduit un jour à manger de la neige pour apaiser sa faim. Il traversa la France, et gagna la célèbre abbaye du Becq, en Normandie, où l'attirait la renommée d'un compatriote, Lanfranc, italien comme lui. Reçu d'abord comme simple écolier, il prit à vingt-sept ans l'habit des enfants de saint Benoît. Trois ans après, il était élu prieur et passa dans cette charge quatorze années qui furent les plus belles de sa vie. Il travaillait, méditait, écrivait. Sa douceur et sa prudence lui conquirent si bien l'affection de tous que lorsque le vieil abbé Herluin, le fondateur du Becq, mourut, la communauté, d'une seule voix, désigna le prieur pour lui succéder. Saint Anselme fut atterré : c'est en vain qu'il essaya de convaincre tour à tour et de toucher ses frères. Il se prosterna au milieu du Chapitre, pleurant à chaudes larmes, « conjurant ses frères, au nom du Dieu tout-puissant et s'il leur restait quelque pitié dans le cœur, d'avoir compassion de lui,... et de lui faire miséricorde (1) ».

Tout fut inutile et, le 22 février 1079, il recevait des mains de Gislebert, évêque d'Évreux, la consécration abbatiale. C'est dans les fonctions de prieur, puis d'Abbé, que l'âme monastique de saint Anselme se laisse entrevoir. « Avant tout, dit la Règle de saint Benoît, que l'abbé se garde de négliger ou de compter pour peu de chose le salut des âmes qui lui sont confiées, qu'il ne donne pas le meilleur de ses soins aux choses passagères et caduques, mais qu'il considère toujours que ce sont des âmes qu'il a reçues à conduire et qu'il en doit rendre compte (2). »

(1) Eadm., *Vit. S. Ans.*, lib. I.
(2) Règle de saint Benoît, chap. II.

La première mesure d'Anselme fut de se décharger sur quelques religieux, dont il avait apprécié les capacités, de toute l'administration temporelle du monastère. Il se donna tout entier à la direction des âmes. Loin de mettre en avant la multitude de ses occupations pour diminuer le temps de la prière, il consacrait de longues heures à l'oraison, à la lecture, à la formation de ses enfants spirituels.

« Qu'il n'allègue pas, continue saint Benoît, l'insuffisance des ressources du monastère, se souvenant qu'il est écrit : Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît (1). » Saint Anselme dépensait sans compter dès qu'il s'agissait de soulager les pauvres, d'embellir le monastère, d'accomplir quelque bonne œuvre. La réputation du Becq attirait à l'abbaye de larges aumônes ; mais tout fondait entre les mains charitables d'Anselme, comme cire au soleil. Il donnait, sans souci du lendemain, tant qu'il avait quelque chose ; et quand il n'avait plus rien, il s'en remettait à la Providence. Parfois, toutes les provisions étant épuisées, les moines se demandaient avec inquiétude ce qu'ils deviendraient le lendemain. On voyait alors les différents officiers du monastère, cellériers, camériers, dépositaires, monter tour à tour chez l'abbé et lui exposer chacun la détresse du service dont il avait la charge. « Ayez confiance en Dieu, disait le Saint avec douceur, je suis sûr qu'il vous viendra en aide. » L'événement ne démentit jamais cette belle espérance. Le soir même, le lendemain au plus tard, c'était un navire arrivant d'Angleterre, un riche voyageur, un aspirant à la vie monastique, qui apportaient à l'abbaye précisément ce dont on manquait.

On sait encore quelle place la réception des hôtes tient

(1) Règle de saint Benoît, chap. II.

dans l'esprit de la règle bénédictine. Saint Anselme s'occupait personnellement de ce service, accueillant lui-même les survenants avec une bonne grâce charmante, veillant à ce que rien ne leur manquât, les faisant servir à table avec abondance et même avec recherche quand les provisions du monastère le permettaient.

C'est le même esprit de douceur, de paix, de patience, de discrétion, qui présidait à tout ce qu'il faisait. Pour lui, tout, dans la vie religieuse, devait se subordonner à l'exercice mutuel de la charité, et c'est à faire régner celle-ci qu'il s'employait de son mieux. Rien ne fait mieux voir sa manière que le petit trait suivant, rapporté par son biographe.

Dans les premières années où il exerça la charge de prieur, il eut beaucoup à souffrir de la jalousie et des persécutions sournoises de certains religieux. Un jeune moine en particulier, nommé Osberne, nature généreuse cependant et bien douée, entretenait contre lui une profonde aversion. Il le détestait, dit Eadmer, « comme un chien », *more canino*. Le Saint, oubliant les outrages dont il était l'objet, ne considérant que le bien d'une âme appelée par Dieu à la vie parfaite et déchirée par ce mauvais sentiment, résolut de faire le siège de celle-ci. Foulant aux pieds tout amour-propre, il se mit à témoigner la plus grande tendresse au jeune homme, souriant de ses peccadilles et lui octroyant toutes les permissions qui n'allaient point à violer formellement la Règle.

Osberne insensiblement se laissa gagner par le charme de cette douceur qui l'enveloppait. Son aversion faiblit. Anselme alors, avec les plus grands ménagements, saisit les occasions de lui donner un conseil, de lui signaler quelque défaut. L'autre écouta, chercha à se corriger. Lentement, sans heurt, sans brusquerie, Anselme prit sur lui une entière influence, le remit dans le droit chemin, le

dépouilla de ses mauvaises habitudes, l'amena à pratiquer les vertus, à supporter avec joie les outrages, les injures, les médisances, sans s'irriter, sans manquer à la charité. Les rapides progrès que fit le jeune homme dans le chemin de la perfection lui inspirèrent une affection si profonde pour son prieur, et un esprit d'obéissance si absolu, qu'il emporta ces sentiments au-delà de la tombe : il mourut, en effet, quelques années plus tard, et Eadmer rapporte qu'il apparut à saint Anselme, sur l'ordre de celui-ci, pour lui annoncer qu'il avait heureusement franchi le redoutable jugement de Dieu.

Cette douceur permettait à l'Abbé du Becq les insistances les plus pressantes pour attirer les âmes à la vie religieuse. Peu de saints ont pratiqué au même degré le *Compelle intrare*. Il avait trouvé une telle paix dans le cloître, une sécurité morale qui contrastait si fort avec les désordres du monde, que son immense charité désirait en voir le bienfait atteindre tous ses amis. Dès qu'il pressent chez une âme la moindre velléité de vie monastique, ou même simplement une certaine générosité naturelle, il l'appelle, il la poursuit, il la presse et l'enveloppe de ses exhortations, de ses caresses, jusqu'à ce qu'enfin elle cède et vienne le rejoindre au monastère.

Aussi il exerça une influence considérable sur son siècle et contribua puissamment à peupler, non seulement son abbaye et les dépendances de celle-ci, mais les monastères de France, d'Italie, de Flandre et de Grande-Bretagne.

Nommé, bien malgré lui, archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre, il éprouva une immense tristesse, et pendant des jours et des jours il pleura en silence; il pleura tant que sa vue s'affaiblit et qu'il lui devint très difficile de lire. « Vous voulez atteler ensemble un taureau indompté et une malheureuse brebis, disait-il aux évêques anglais : le taureau traînera la brebis à travers les

ronces et la mettra en pièces. » Le taureau, c'était Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, homme d'une extrême violence, incapable de souffrir aucune autorité à côté de la sienne : en matière de religion, il avait reçu de son père, le Conquérant, les recommandations suivantes : Point de Pape, point de Conciles, point de peine canonique sans l'ordre du roi. Contre cette politique, « la pauvre brebis » se roidit avec la force d'un lion. Anselme tint tête malgré la persécution, malgré l'exil, malgré les défections constantes des évêques et du clergé qui l'entouraient.

En 1100, Guillaume le Roux mourut, dans des circonstances tragiques. Chasseur forcené, il se livrait à son exercice favori, malgré les sombres pressentiments qui l'agitaient depuis plusieurs jours. Se trouvant en embuscade avec un seul courtisan, son ami Tirel, il ajusta un magnifique cerf et le manqua. « A toi, Tirel! » cria-t-il à son compagnon, placé en face de lui. Et comme celui-ci hésitait, craignant d'atteindre le roi, Guillaume reprit avec force : « Mais tire donc, Tirel, tire, de par le diable! » La flèche partit, le roi tomba raide mort, frappé au cœur. Quand il apprit la nouvelle, saint Anselme, alors exilé en Italie, fondit en larmes. Ses compagnons s'étonnaient : « Ah! s'écria le primat, au milieu de ses sanglots, j'aimerais mieux avoir perdu la vie de mon corps que d'être mort de la mort dont il est mort! »

Parole tragique, parole effrayante pour qui connaît l'esprit prophétique du saint évêque. Voulait-il parler seulement des circonstances sinistres de cette fin? Ou bien, dans ses mystérieux colloques avec Dieu, avait-il entrevu, derrière cette mort physique, une autre mort, la « seconde mort » dont parle l'Apocalypse, la mort sans résurrection, la mort de l'abîme...?

Les difficultés ne cessèrent point pour autant, d'ailleurs, et Henri Beauclerc, successeur de Guillaume, reprit la

politique de son père. Le primat dut à nouveau s'exiler. Ce n'est qu'après des tribulations sans nombre, qu'il parvint à faire accepter du Pape et du Roi un régime d'investiture dont tout le Moyen Age, par la suite, s'accommoda: les évêques faisaient hommage au roi pour le temporel, mais celui-ci renonçait au droit de leur remettre la crosse et l'anneau. Cette fois l'accord était sincère et le vieil évêque put rentrer en Angleterre pour y mourir en paix. Après une courte maladie : « tandis qu'on chantait au chœur les Laudes du Mercredi-Saint et qu'on lisait devant lui la Passion selon saint Luc, comme on arrivait à ces mots : *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis*, il se fit étendre sur une couche de cilice et de cendres et rendit doucement son âme à Dieu, l'an mil cent neuvième de l'Incarnation du Seigneur, la seizième de son Pontificat, et la soixante-seizième de sa vie (1). »

Dom Jean de Monléon, O.S.B.

(1) Eadm., *Vit. Anselm.*, lib. II.

Le Père William Doyle

La *Vie*(1) de ce jésuite irlandais suscite des polémiques. L'auteur, professeur à l'Université nationale d'Irlande, répondait naguère dans la revue *The Month* (febr. 1928) à un écrivain anglais, C. V. Trent (2), qui, non content de répudier pour ses compatriotes la spiritualité du P. Doyle, avait travesti son ardeur à se mortifier en une sorte de sport, de goût du risque. Parmi nous aussi, on est pour ou contre. « Bon à tourner la tête des religieuses ou des novices », disent les uns, tandis que d'autres la recommandent ou la choisissent comme livre de lecture publique pour des retraites de clercs ou de religieuses.

Que faut-il en penser?

Remarquons d'abord que la source de toutes ces difficultés vient de ce qu'on a violé le secret de cette vie. Ce n'est nullement une critique que nous faisons, mais une constatation, qui a son poids pour ce qui va suivre. On aurait donc écrit, lettres, carnets et journal mis à part, une Vie du Père Doyle à moindre succès, mais fort édifiante encore, au sens vrai et noble du mot.

Tel que ses contemporains l'avaient connu, il y avait de

(1) *Father William Doyle, S. J., 1873-1917*, by Professor Alfred O'Rahilly, Londres, Longmans, Green. Malgré son prix élevé cette biographie a dépassé le 30e mille. Elle a de plus été traduite en allemand (2 éditions), hollandais, polonais, tchécoslovaque. Une traduction française a paru chez Lethielleux; une traduction espagnole est sous presse.

(2) C. V. Trent : *The mind of the Saints*. London, Burns Oates, 1926.

quoi camper une figure originale et riche : scolastique bon enfant et toujours prêt à quelque farce, fût-elle un peu forte, régent débrouillard et actif usant toujours dans un sens surnaturel de son merveilleux ascendant sur ses élèves, plus tard missionnaire populaire aux pêches miraculeuses en même temps que le prédicateur de retraites et le directeur le plus recherché des couvents d'Irlande, enfin durant vingt mois aumônier militaire dévoué jusqu'au total épuisement, adoré de ses Tommies, forçant l'admiration de tous ses chefs, qui n'ont qu'une voix pour regretter le reste d'étroitesse qui a fait échouer dans les bureaux du War-Office sa proposition pour la *Victoria Cross* (1).

(1) Marquons en quelques traits les principales étapes de sa vie extérieure. Né à Dalkey près de Dublin, le 3 mars 1873, William Doyle entre chez les jésuites à Tullamore en 1891. Son noviciat, interrompu pour raison de santé, s'achève en 1894. Envoyé comme régent au collège de Clongowes, il y passe 4 ans (1894-98); fait sa philosophie (1898-1901) à Enghien (Belgique) d'abord puis à Stony-Hurst (Angleterre); passe de nouveau trois années de régence à Clongowes et à Belvedere College (Dublin). De 1904 à 1907 il fait ses études de théologie et se prépare au sacerdoce à Milltown-Park (Dublin).

Ordonné prêtre le 28 juillet 1907, il fait à Tronchiennes (Belgique), sous la direction du R. P. Adolphe Petit, sa 3e année de probation au cours de laquelle il prend part à deux missions de carême à Aberdeen et à Yarmouth. Il est ensuite appliqué au ministère à Belvedere puis à la maison de Rathfarnham (Dublin). De 1907 à 1914 il donne 152 retraites ou missions. En 1912, envoyé par son Provincial, il fait une tournée en France et Belgique pour y étudier l'œuvre des Retraites fermées d'ouvriers à laquelle il s'intéresse et sur laquelle il écrivait dès 1905 une brochure : « Pourquoi pas en Irlande? » Il donne à Foxford en Angleterre la première retraite de ce genre.

En 1915 il s'offre comme aumônier des troupes britanniques. Nommé en décembre au 8e Fusiliers Irlandais, il rejoint au camp de Whitely (Surrey). Débarqué en France en février 1916, il suit son régiment dans la Somme (Guillemont, Ginchy), passe dans les tranchées des Flandres (Nordausque, Locre, le Kemmel) l'hiver 1916-17, et tombe sur le champ de bataille de Frezenberg près d'Ypres le 16 août 1917.

Depuis sa mort de nombreuses guérisons et faveurs sont attribuées à son intercession. Nous n'en dirons rien, n'ayant à nous occuper ici que de sa vie spirituelle.

Mais voici que les papiers intimes ont révélé un autre Père Doyle, celui des 100.000 aspirations et des « saintes folies », et cela gâte tout. Nous apprenons que ce prêtre à la direction si sûre, ce chapelain parfait gentleman, cet orateur au tact parfait qui, à la réception de Mgr Julien le nouvel évêque d'Arras, sans blesser qui que ce fût, devant tout un état-major britannique, mêlait le souvenir d'O'Connel à celui des martyrs anglais anciens élèves de Saint-Omer, nous apprenons que ce même homme soumet sa vie spirituelle à une étrange comptabilité. Il compte ses oraisons jaculatoires : dix et vingt mille par jour sont chiffres familiers. Cent mille est un record auquel il se provoque, qu'il arrive même à dépasser. Dans la voie de la pénitence ses exploits sont, sinon plus rares, du moins plus inquiétants. Dans une lettre intime écrite trois ans après l'événement il raconte ainsi ce qu'il appelle l'accicident de Delgany :

« En réalité ce n'était pas un accident. Ce jour-là l'amour de Jésus crucifié consumait mon cœur de l'ancien désir de souffrir beaucoup pour lui et même de lui donner ma vie par le martyre. Cette pensée s'imposait à mon esprit quand traversant un champ désert, à une heure tardive, je passai à côté d'un fourré de vieilles orties. Quelle bonne fortune! me dis-je. Les Saints n'ont-ils pas souffert de cette manière pour Lui avec joie et contentement de cœur? Je me déshabillai et me mis à aller et venir au milieu de ces orties jusqu'à ce que tout mon corps ne fût qu'une horrible blessure brûlante et cuisante. Les paroles ne sauraient expliquer la douce mais terrible agonie que je ressentis depuis ce moment jusqu'au jour suivant. Je ne pus fermer les yeux un seul instant, car à mesure que le poison se mêlait au sang, la fièvre montait et le mal s'exaspérait. Ensuite commença ce que je pourrais appeler une flagellation de la tête aux pieds avec des aiguilles rougies au feu. La douleur partait des pieds puis montait lentement au visage pour redescendre ensuite, et si régulièrement qu'on aurait dit qu'une main invisible était à l'œuvre. Plusieurs fois je me suis agenouillé près de mon lit pour Lui

offrir ma vie; je sentais que j'allais mourir et dans ma faiblesse je Le suppliais d'avoir pitié de moi, et cependant l'instant d'après Il me donna la force de murmurer : « Encore plus, mon cher Seigneur, mille fois plus pour votre cher Amour. » Puis tout à coup, quand la douleur fut à son comble, mon âme se trouva inondée de joie, de bonheur et d'une paix extraordinaire. Alors, quoique je ne visse rien des yeux du corps ou de ceux de l'âme, j'eus la conviction que Jésus se tenait près de moi; c'était le sentiment très sûr qu'on éprouve de la présence d'une personne dans une pièce obscure, quoiqu'on ne puisse la voir. Que se passa-t-il exactement? Je n'en sais rien; mais il me semblait qu'Il me remerciait d'avoir supporté cette agonie pour Lui et qu'Il me demandait ce que je voulais en retour. Je me rappelle Lui avoir fait cette réponse : « Très cher Seigneur, remplissez mon cœur de votre amour. » Alors je demeurai sans mouvement, toute douleur semblait avoir cessé, et Jésus prit son propre cœur et versa dans le mien tout l'amour qu'Il renfermait, jusqu'à ce qu'Il me parût vide. Je me souviens aussi d'avoir dit à Jésus : « Seigneur, si c'est réellement vous, donnez-moi une preuve de votre bonté en me guérissant demain matin. » Au lever mes jambes étaient comme paralysées, je me rendis en chancelant au couvent (1) et pus à peine articuler les paroles de la messe. Mais au moment où son Corps sacré toucha mes lèvres, je sentis un changement dans tout mon être et je pus donner l'instruction comme à l'ordinaire. J'ai beaucoup souffert des effets de ce mal, mais je crois que Jésus a fait un miracle. Même maintenant presque continuellement je sens dans mon cœur les effets physiques de cette nuit où Jésus s'est montré si tendre et si aimant (2). »

Telle est la plus tragique, mais non pas l'unique parmi ces saintes folies dont le récit dans la *Vie* française tient

(1) Le couvent du Carmel où il donnait alors la retraite.

(2) Il fallait citer intégralement. De pareils documents ont une valeur humaine de premier ordre. On les discute; on ne les écarte pas d'un geste. De nombreuses lettres adressées de partout (Chine, Japon... et même Russie Soviétique) à Mr. O'Rahilly et au P. Charles Doyle, S. J., frère du Père William, attestent l'admiration et l'élan vers le bien qu'en ressentent des incroyants.

quatre ou cinq pages du chapitre intitulé *Victime* : entailles sanglantes, bains glacés, courses pieds nus sur des pierres, flagellations avec une discipline armée de lames de rasoirs.

Faut-il s'étonner que pour l' « homme de la rue », qui admirait et respectait jusqu'ici, que pour nombre de chrétiens le scandale soit trop fort? Ne descendons-nous pas au chapelet bouddhique, aux entraînements des derviches ou des ascètes de l'Inde?

Était-il en tout cas opportun de publier?

Déjà la vie d'un Charles de Foucauld soulevait cette objection. « Toujours des anormaux! » remarquait devant moi un collègue en désignant le volume de René Bazin qui voisinait avec la *Vie du P. Cros*.

Ainsi les questions se pressent et la tentation est forte de frapper d'une même réprobation le héros et son biographe.

Ne condamnons pas trop vite. A défaut d'autre mise en garde, ne serions-nous suffisamment avertis par toute la vie du P. Doyle, cette vie que nous supposions écrite par un témoin ignorant du for intime. Pareils fruits ne poussent guère sur un arbre malsain; la bonne et sainte vie n'est-elle pas le premier critère qui juge une spiritualité?

N'est-ce pas, du reste, fausser, rabaisser la sainteté que de voir dans les saints des modèles à décalquer? Dans l'édifice de l'Église nous avons à tenir notre place, non la leur; à utiliser pour l'*édification* notre situation et notre tempérament, avec ses aspérités et son poli, son grain et sa nuance. A ce travail l'exemple des saints nous encourage, nous montre la manière; il ne doit en aucune façon nous lier. Nous y puisons des idées, des inspirations, un stimulant surtout, non des formules toutes faites. Dans ces limites, ils sont *modèles* : chacun à son rang, à sa manière. Mais ils ne sont pas que cela : ce rôle même

n'est que transitoire; un autre le domine qui demeure à jamais. Ils sont les *chefs-d'œuvre* de Dieu, où resplendit la pensée divine, les témoins de sa grâce, prédestinés à manifester la gloire de cette grâce (1), ses inépuisables ressources et sa puissance conquérante.

Car c'est le propre de la grâce de Jésus-Christ de travailler sur matière rebelle, de l'utiliser malgré ses défauts, de se plier souple et sûre d'elle-même aux singularités, aux caprices, aux défaillances de l'homme pour l'amener à son tour sans la moindre contrainte à faire volontairement son rôle dans la Cité de Dieu. Et cette lutte est une part de sa beauté. Car s'il est beau de suivre la ligne impeccable en son galop léger que trace la fine bête du général devant le front des troupes, on aime aussi les fantaisies de l'escorte qui caracole et ne se maintient qu'à force de lutte et d'adresse dans le sillage.

Une spiritualité ne se juge pas, du moins définitivement, dans l'abstrait. Pour l'apprécier comme pour l'adopter, il faut tenir grand compte du « sujet ». L'armure de Saül embarrasse David; ce qui serait folie pour un apprenti devient un jeu pour un Fronval... Question d'entraînement mise à part, si la vertu de prudence est la même pour tous, ses règles varient du simple touriste à un René Caillié; et nul ne songe à imposer au capitaine Desgenettes en sa traversée d'Afrique le code de la route ou le simple code de prudence qu'il exige de son chauffeur.

Le Père Doyle est un irlandais, de la race des Patrick, des Colomba, des Mc. Swiney. Il en a tous les traits : verve endiablée, soubresauts violents suivis d'atonie, obstination dans l'idéalisme. Ses facéties de scolastique restent célèbres chez ses contemporains d'Enghien ou de Milltown Park, qui retrouvent à la réflexion l'impression

(1) « in laudem gloriae gratiae suae » (*Ephés.*, I, 6).

de générosité sans mesure de cette vie, mais qui se rappellent d'abord le joyeux compagnon le « dear Willie » de leurs années d'étude. De terribles dépressions succédaient à ses élans. S'il n'y paraissait guère au dehors, telles pages du Journal en gardent l'écho poignant. Les saints sans doute sont très portés à voir en tout leur lâcheté. Certains aveux précis suggèrent ici, pour notre consolation, qu'elle ne fut peut-être pas toujours uniquement sentie, mais quelque peu réelle. Le 20 novembre 1914, à propos d'un programme auquel il s'était engagé par vœu renouvelable chaque dimanche, il écrit :

« Ces derniers jours je n'ai pas renouvelé mon vœu; j'ai laissé de côté mes aspirations et mes pénitences; je me suis laissé aller sur toute la ligne. Il en est résulté une profonde tristesse avec le sentiment que Jésus était très peiné, quoique je n'eusse pas l'air de m'en inquiéter. »

Déjà en 1913, à la première émission de ce vœu, même mouvement de recul cette fois surmonté :

« J'ai passé par une grande désolation : découragement, crainte à la pensée de mon vœu. Si je le fais — et je suis résolu à le faire — ce sera avec la pleine conviction *que je le dois*, que Dieu me le demande, et non dans un élan de ferveur. »

A propos de ses ministères, pourtant si fructueux, ce sont de vraies crises de désespoir :

« A mesure que la mission approchait, la crainte, la frayeur, je peux dire même l'aversion d'une telle charge m'envahissaient à tel point que j'ai failli demander qu'on ne m'envoyât point, et j'étais prêt à télégraphier qu'il ne m'était pas possible de voyager. »

« Je suis arrivé à M. l'âme ensevelie dans le plus profond abîme de crainte et de misère. Depuis quelque temps je n'étais pas généreux pour Dieu et j'avais dû le peiner beaucoup : je n'avais donc nul droit à son assistance. Jésus s'est vengé en m'aidant plus que jamais. »

« Pendant trois quarts d'heure dans les transes de l'agonie j'ai prêché : la sueur ruisselait de mes membres. Non pas crainte de m'arrêter court — c'eût été un soulagement! — mais l'effort pour articuler chaque mot était une torture; j'éprouvais un désir croissant presque irrésistible de descendre de chaire. »

Une fois même il écrit : « Je termine cette retraite avec la résolution de n'en plus jamais donner d'autre. »

Et ce découragé pourtant reste un obstiné chercheur d'idéal. A mesure qu'une grande cause surgit à son horizon, il s'en éprend : le Congo, pendant l'année de Tronchiennes; les retraites fermées d'ouvriers, la réparation pour les prêtres, sans compter ce désir du martyre qui ne le quitte plus depuis le noviciat, où il écrivait avec son sang cette prière à la très sainte Vierge :

« O ma douce Mère, assistez-moi et obtenez-moi l'unique faveur que je désire : mourir jésuite martyr. »

Plusieurs martyrs bien authentiques dans l'Angleterre d'Henri VIII ou d'Elizabeth ne ressentirent sans doute jamais pareils désirs. Sans l'avoir souhaité ils reçurent le don de Dieu, et l'accueillirent magnifiquement.

Quoi d'étonnant que C. V. Trent juge la sainteté du P. Doyle peu adaptée à l'idéal anglais? Assurément : elle était faite pour un tout autre tempérament. Rien que de très légitime dans les préférences de chaque chrétien, pourvu qu'elles n'aillent pas jusqu'à exclure de son idéal le nécessaire « scandale de la Croix », ou à condamner un autre idéal qui lui fait plus large la part.

De l'Anglais, William Doyle, s'il eût eu le temps ou le goût de s'analyser, se fût reconnu avec vérité le courage et l'humour qui lui permirent au front de sympathiser pleinement avec tous les états-majors qu'il rencontra. Naturel ou acquis, il eut le cran du vrai soldat, et il l'eut

avec la note si particulière au Britannique. Il eût avoué aussi, et avec quelle conviction, un grand amour naturel du confort, de l'aveu de tous, bien britannique encore.

Voilà l'homme auquel va s'en prendre la grâce, ou plutôt Jésus-Christ lui-même. C'est un vrai duel, une lutte de Jacob avec l'ange que Willie décrit en termes énergiques.

Dès la période de sa première régence à Clongowes (1901-4), « une grâce extraordinaire, une de ces grâces auxquelles on ne résiste pas » le presse de faire l'Heure Sainte :

« Je ne voulais pas faire ce que Dieu me demandait : Il m'y a forcé. *Je luttai avec Lui comme un tigre*; mais sa miséricorde et sa douce patience me gagnèrent. »

A l'entrée de la retraite de trente jours qui ouvre pour le jésuite déjà prêtre la troisième année de probation :

« Je sens, écrit-il, que Notre-Seigneur va me demander quelque grand sacrifice, qu'Il attend beaucoup de moi. *Il m'a torturé le cœur* pendant bien des annéss, m'excitant par bien des manières à Lui tout donner. »

Et dans le courant de la retraite, lorsqu'il s'agit de se décider à demander ou non les missions : « Je ne puis refuser et vivre et mourir en paix. »

« *Jésus me presse* de faire des choses pénibles. » — « Mon cher et très aimant Jésus, que voulez-vous de moi? Vous ne me laissez jamais en paix, — ce dont je vous remercie infiniment —; mais vous êtes toujours à demander, demander, demander... La même pensée me hante continuellement : j'ai beau batailler, je ne puis m'en défaire ou me cacher à moi-même ce que voulez réellement de moi. »

Ce que Jésus veut, ce qu'Il a fait de Lui nous allons tenter de l'esquisser. D'avance nous avons entendu le

P. Doyle en attribuer tout le résultat à la grâce toute-puissante de son vainqueur.

Ne craignons rien pourtant : il n'échappera à la lutte contre Jésus que par la lutte contre soi-même. Ce n'est pas à la passivité que son divin Roi l'appelle. Le P. de Grandmaison l'a noté, presque avec étonnement : jusqu'au bout la marche du P. Doyle fut tendue dans l'effort; « l'élément actif, militant et multiple prédomine nettement dans sa carrière sur l'élément passif, contemplatif, unitif (1) ». Le souci de se donner tout entier dans la prière comme dans le renoncement, l'active générosité poussée à ses extrêmes limites, c'est même, semble-t-il, la caractéristique de cette vie. N'était-il pas bon de nous entendre répéter une fois de plus l'affirmation de notre foi en même temps que la règle fondamentale de toute vie spirituelle, qu'une pareille énergie, sous peine de ne rien valoir, ne peut être que l'œuvre de Jésus en nous, avec nous, mais aussi contre nous?

La nature a beau crier : « Qu'elle s'y casse la voix », disait un jeune religieux mort à la guerre. Le « Divin Chasseur », comme l'appelle le P. Doyle, sans rien entendre poursuit son offensive. Il faut, a-t-on dit, saccager la nature. Le mot a du vrai : Jésus pourtant ne saccage rien. Lui-même plus exactement, parlant de l'action de son Père à l'égard des rameaux de la vigne, nous dit qu'Il les *émonde : purgabit eum.*

Nous l'avons insinué : la riche nature n'a rien perdu au régime auquel elle a été soumise. Gaieté, naturel, patriotisme de Willie, rien n'a souffert. Sa santé — il le note à diverses reprises — s'est toujours fortifiée à ce qui nous paraît intolérable surmenage.

Mais quel émondage!

(1) R. P. L. de Grandmaison : *Un ascète irlandais contemporain* dans *Revue d'ascétique et de mystique*, 1921, p. 128 sq.

Nous ne reviendrons pas sur le détail des « saintes folies ». Elles ne sont qu'explosions passagères d'une tendance bien habituelle et voulue : celle de chercher la souffrance, de « faire parce que c'est pénible », de tirer de soi le plus de souffrance possible.

« Je puis dire en conscience que je ne pense pas qu'il y ait pour moi un sacrifice faisable que je n'aie pas noté à la fin de ce cahier, de sorte que pour la première fois de ma vie j'ai donné à Jésus absolument tout ce que je pense qu'Il demande de moi. » (Retraite de 1909, celle d'où il date sa *conversion*.)

Les étonnants petits carnets sont là, preuve à la fois de son incroyable austérité et des habiletés mises en œuvre pour se stimuler. Il savait qu'à ne pas marquer il s'exposait à abandonner ses pratiques : il s'en imposait l'obligation, et sur des pages pressées s'alignent des chroniques de ce genre :

« Avril 1915. Discipline le matin. Pas lu le journal. Levé la nuit. Achevé la récitation de mon office très fatigué et malade. Dormi par terre. Une heure de visite au Saint-Sacrement. Cilice. Pas de feu. Fait l'heure sainte. Pas pris de sucre. Mortifié mes yeux plusieurs fois. Porté la ceinture de fer. »

« 27 sept. 1915. La nuit dernière, je me levai à minuit, liai mes bras en forme de croix et restai dans la chapelle jusqu'à 3 heures du matin. J'étais fortement tenté de ne pas le faire, le démon me suggérant qu'avec mon rhume c'était folie, etc. »

Autre industrie de l'humble ascète qui se sait inconstant et faible. Il n'absorbe les doses que peu à peu, comme en se cachant ce qui reste. Cinq minutes par cinq minutes il arrive à prolonger quatre et cinq heures sa veille devant le Saint-Sacrement dans une chapelle glacée.

« Je dois regarder chaque jour comme s'il était le dernier ; faire et souffrir tout ce que je pourrai pendant les quelques heures qui me sont données. Il n'est pas question d'années, mais d'un jour. »

Et pour mieux s'assurer la victoire, il s'oblige par vœu, jour par jour, semaine par semaine, se coupant à chaque étape le chemin du retour. Le Vendredi-Saint 1913, « après avoir beaucoup réfléchi et prié », il s'engage jusqu'à Noël « sous peine de péché mortel de ne refuser à Jésus aucun sacrifice que je verrai clairement qu'Il attend de moi ». Et ce qui suit montre bien l'esprit qui l'inspire :

« Bien que ne rentrant pas dans la matière du vœu, mon but sera : *a*) de ne jamais éviter une souffrance, par exemple la chaleur ou le froid, une personne désagréable, etc... ; *b*) entre deux choses choisir la plus pénible : par exemple entre une chaise et un fauteuil ; — *c*) ne laisser passer absolument aucune occasion de renoncement ; ces occasions sont trop précieuses ; — *d*) autant que possible ne point omettre mes pénitences quand je suis un peu malade ; — *e*) me demander sans cesse : « Quel autre sacrifice puis-je faire ? A quoi puis-je renoncer pour Jésus ? Comment faire cette action le plus parfaitement possible ? »

Quelques mois plus tard, la forme de ce vœu jugée trop vague est reprise en un programme détaillé de privations et de pénitences : l'engagement est à renouveler chaque dimanche.

Le 22 novembre 1914, il écrit : « Trois fois aujourd'hui en faisant un vœu je suis arrivé à faire ce que je ne voulais pas. Une fois j'ai presque *crié* mon vœu, puis je n'ai plus eu de difficulté à faire ce que j'avais promis. »

Étrange homme vraiment, qui dans son zèle, dans son ingéniosité à souffrir, en remontrerait au Sybarite dans sa recherche du confort !

— Mais la question revient ; on n'a pas manqué de la poser. Pareil acharnement est-il justifiable au tribunal de la raison et de la foi ? N'est-ce pas prendre le moyen pour la fin, la mortification pour la perfection ?

Il serait vain de vouloir expliquer cette voie extraordi-

naire par les exigences d'une nature spécialement sensuelle.

La vérité est à l'opposé. Le P. Doyle aime ses aises : il le dit, nous pouvons l'en croire; les batailles indéfinies autour du beurre et du sucre de son déjeuner donnent vraisemblance à ses aveux. Mais cela n'a rien à voir avec les entraînements des sens. Il bénéficie sur ce point du tempérament de sa race et d'une saine éducation. Son ignorance enfantine des choses sexuelles jusqu'à sa théologie, certaine difficulté qu'il avoue éprouver à comprendre les pauvres victimes de la chair, le montrent bien. De son naturel désir de bien-être concluons seulement que son austérité n'est pas affaire de tempérament, ni recherche maladive de la souffrance, mais volonté réfléchie de se mortifier.

Pourquoi donc se mortifier ainsi, si ce n'est pas pour mater la nature ou se maintenir en ferveur, « *for keaping fit* »? (1)

Or ce but, surtout chez le P. Doyle, ne rendrait compte ni de la rigueur, ni du raffinement, ni de la continuité (même malade, même les jours de fête) de la persécution exercée contre soi, ni surtout de formules comme celle-ci : Faire parce que c'est pénible. — Me demander sans cesse : Quel autre sacrifice puis-je faire?

C'est donc la souffrance pour elle-même?

Proprement pour elle-même, non. — Mais par amour pour Jésus souffrant et *sans autre raison* que celle de *Lui ressembler*.

Condamner cela serait condamner la doctrine même du troisième degré d'humilité et la pratique des plus grands Saints.

(1) Nous croyons avec un peu de bonne volonté pouvoir traduire ainsi le mot de C. V. Trent cité par O'Rahilly dans le *Month* (art. laud.).

Motif de pure foi, inaccessible à la seule raison, il n'est pourtant nullement contraire à ses jugements. Il nous est comme instinctivement inspiré par notre amour du Sauveur et se fonde sur le double dogme de la Rédemption de Jésus et de notre société avec Lui dans l'unité d'un même Corps.

Le péché, qui sacrifie à la jouissance désordonnée, exige une réparation douloureuse. Jésus l'a offerte dans sa Passion. Mais pour nous en appliquer le fruit, Il attend que nous mêlions nos souffrances aux siennes, non pas tant chacun pour nous que dans la communion et l'entr'aide de tous les fidèles ses membres.

Dès lors, comme il y a dans le corps de l'Église une fonction de contemplation qui s'exerce spécialement dans les cloîtres, une fonction de prière assumée surtout par les clercs et les ordres tenus au chœur, il y a aussi une fonction de pénitence et de réparation. Si tous y sont conviés, ainsi que nous le rappelait Pie XI en sa dernière encyclique, certaines âmes y sont plus particulièrement appelées, et Jésus attend d'elles qu'elles s'offrent en victimes.

Cet appel le P. Doyle affirme l'avoir entendu à n'en pouvoir douter. Tout au long de sa vie spirituelle, les attraits, les conduites de Dieu sont dans ce sens : désir du martyre, appels de Jésus à ne Lui rien refuser, vœu des missions, enfin la pensée de s'offrir comme aumônier et l'holocauste final. Comment ne pas reconnaître une vraie vocation, nous surtout qui constatons dans les fruits la marque authentique de l'action du bon esprit?

Fruits de sainteté. La pénitence extérieure est peu de chose auprès du continuel renoncement qui le met à la disposition de tous; le fixe au front en permanence pardelà toutes les relèves, quand le P. Browne, qui le relayait, est déplacé; l'asservit à tous les caprices de la tête légère qui lui est échue comme ordonnance.

Fruits de joie. Pareil régime, loin de le mettre à la gêne, l'épanouit visiblement : c'est l'infidélité qui le déprime et le resserre.

Fruits de santé même. Il note à diverses reprises que, tenté de se relâcher pour indisposition, il a constaté qu'un jeûne plus strict, une nuit de veille, fût-ce en une atmosphère humide et froide, sont ses meilleurs remèdes.

Fruits d'apostolat enfin qu'il note avec reconnaissance tant au front que dans ses missions.

L'humilité reste parfaite. Rien ne transpire à l'extérieur de la façon dont il se traite. Pour son entourage il reste jusqu'au bout l'aumônier souriant, bon garçon, aussi indulgent au pécheur que rigoureux dans la pénitence qu'il fait du péché.

Pour ses frères il est l'homme de la vie commune, à laquelle il s'efforce de toute son énergie, notant sans cesse que là est pour lui la voie sûre, la sainteté.

Comment ne pas conclure : Cet homme est bien dans sa voie. L'esprit qui le guide est bien lumière et non ténèbres.

Qu'après cela il ait une fois ou l'autre excédé, question secondaire. Mais celle-là même qui oserait, après ce qu'on vient d'entrevoir, la décider à la légère?

Il est dans sa voie aussi pour la prière, bien qu'apparemment du moins, cette prière n'ait pas abouti à son épanouissement normal de contemplation sereine et consolée. On ne saurait mieux dire à ce sujet que le P. de Grandmaison (1) :

« Il n'est pas interdit de penser que si la vie du P. Doyle, au lieu d'être violemment brisée à quarante-trois ans, par une mort glorieuse, avait atteint sa mesure normale, elle

(1) Article cité, p. 144.

se serait, comme celle d'un grand nombre de saints, détendue et simplifiée. L'austérité du bienheureux Henri Suso, par exemple, très comparable à la sienne, se fondit peu à peu dans une sérénité plus apaisée. Dieu se contenta, pour l'ascète irlandais, de la crucifixion dont il lui avait inspiré de faire le vœu formel. « La plénitude de l'âge du Christ », la « configuration de sa vie » à celle de Jésus, fut consommée, pour le P. Doyle, au Calvaire. C'est dans un monde meilleur que lui fut donné en abondance l'esprit de la résurrection, de la joie intérieure rayonnante et apparemment sans efforts, qui couronne, chez d'autres saints, la période héroïque et crucifiée. Il était bon sans doute qu'à une époque où « beaucoup marchent — je le dis en pleurant — ennemis de la croix du Christ », ce modèle d'austérité, cet ami des jours sanglants, mourût dans l'exercice des vertus coûteuses que cette vocation implique, et, pour ainsi dire, les armes à la main. »

Traversée sans doute de très vives consolations, la prière du P. Doyle se fait plus habituellement, sinon dans la sécheresse, du moins dans la lutte et l'effort. Il n'en diminue rien pour cela. Sa tendance fut, au contraire, à augmenter toujours le temps consacré à la prière proprement dite, surtout à la prière devant le Saint-Sacrement, à laquelle il se sent spécialement attiré. « Trop de travailleurs, disait-il un jour à propos d'une mission, et pas assez de suppliants à genoux. » La place qu'il fait à la supplication est certainement remarquable dans une vie de jésuite occupée comme la sienne. La résolution d'y donner tout son temps libre n'est pas une vaine formule. A la prière de jour s'ajoute, dès avant sa théologie, l'heure sainte du jeudi soir et, plus tard, des veilles de plus en plus fréquentes et prolongées.

C'est cependant ailleurs que paraît être la spéciale caractéristique de cet orant : dans le constant souci de la pré-

sence de Dieu entretenue par des aspirations ou oraisons jaculatoires. Il en conseillait la pratique progressive, discrètement pourtant, sachant que les voies sont diverses. Quant à lui, c'est sa grande prière en même temps que sa grande mortification et l'on sait jusqu'où il poussa l'ardeur à l'intensifier, comment les 1300 aspirations quotidiennes de 1909 deviennent 4000 en 1910, 15.000 en 1912, 20.000 en 1913, atteignent ou dépassent même les 100.000 aux grands jours de 1917.

Comment une telle multiplicité ne tournait-elle pas à l'automatisme? C'est un problème dont le dernier mot nous échappe. Avec un sens très averti des voies spirituelles et de la psychologie, Alfred O'Rahilly et le P. de Grandmaison ont cherché des explications. N'attribuer aux chiffres qu'une pure valeur de convention paraît bien radical; d'autre part l'impossibilité d'un pareil nombre d'aspirations articulées et comptées une à une semble s'imposer. On peut croire que les oraisons distinctement prononcées au début sont devenues insensiblement simples mouvements de volonté, tendant de plus en plus à la continuité d'une permanente adhésion d'amour. Seul alors le regard de l'ascète, mesurant le progrès accompli, pouvait par proportion avec la ferveur passée, reconnaître et exprimer en équivalent numérique l'intensité de cet élan nouveau.

Dieu répond à l'effort ainsi soutenu pour se garder sous son regard et sa direction, et Lui laisser dans sa vie « carte blanche ». La réponse, ce sont ces paroles intérieures fréquemment entendues et précieusement notées qui éclairent le Père pour sa propre conduite et parfois pour la direction des âmes :

« Comme j'étais agenouillé sur les degrés de l'autel, *Jésus m'a dit* de consacrer un jour par semaine à l'*œuvre* [de sanctification des prêtres et de réparation] en chaque partie du monde. »

Semblables expressions : « Jésus m'a dit », « Il demande de moi », reviennent sans cesse dans les carnets. Un jour (11 oct. 1914) il note : « Pendant l'exposition du Saint-Sacrement Jésus m'a dit — et je ne crois pas avoir méconnu sa voix —...» Parfois il écrit, seul à la chapelle, comme sous la dictée du Maître.

Faut-il voir là des messages proprement dits appelant de la part du destinataire un véritable acte de foi? S'agit-il seulement de ces bonnes pensées et résolutions, où toute âme attentive aux motions divines garde son initiative, mais en se rendant témoignage que c'est en plein accord avec le Maître divin? Les expressions du P. Doyle ne signifient-elles qu'une conscience plus assurée de cet accord? Ici encore question secondaire, puisque les mêmes signes inimitables qui garantissaient sa voie de pénitence nous assurent également qu'il ne fut pas un illuminé, que Dieu était vraiment avec lui.

De ces marques d'authenticité la plus facile, la moins sujette à erreur est l'obéissance. Le P. Doyle y fut toujours fidèle. Si elle apparaît en sa vie contrôle de consignes reçues de plus haut plutôt que direction positive, — contrôle exercé dans les dernières années de façon assez intermittente —, cela même est dans l'ordre, et les approbations largement données par ses supérieurs et directeurs sont à l'éloge de leur sagesse.

Le P. Doyle n'eût goûté que médiocrement cette étude sur sa vie et sa spiritualité. Pour lui, s'il abordait les saints ce n'était pas en interrogateur curieux de se faire livrer leur intérieur; il leur demandait un conseil, un mot d'ordre pour son propre avancement. Ainsi dans ses visites à Lisieux, à Ars, à Amettes (patrie de saint Benoît Labre). On reconnaît là une fois de plus sa manière directe, familière, visant toujours le travail intérieur. Les saints n'étaient pour lui que des guides pour aller plus droit à Jésus.

Jésus est l'ami fidèle, le compagnon de tous les instants. Avec Lui, non en imagination, non en souvenir, mais avec Lui bien réellement vivant et présent, quoique souvent d'une présence non sentie, le P. Doyle vit et agit. Tout son effort est là. Sa piété, si réservée en public que les plus susceptibles officiers de l'Ulster n'y trouveront rien à reprendre, se fait en privé expansive, familière à l'excès. Il parle à « son cher Jésus » sur le ton des plus tendres mystiques; dans la solitude de la nuit il étreint de ses bras le Crucifix de la chapelle. Il ne vit que de Jésus, de son bon plaisir passionnément cherché, de sa ressemblance ardemment poursuivie.

Renoncement à toute distraction, soif insatiable de souffrances, longues stations devant le tabernacle, aspirations multipliées, tout se concentre et s'unifie en Jésus. « Jesum, et hunc crucifixum. — Vivo, jam non ego. »

Fourvière.

F. de Lanversin, S. J.

TEXTES ANCIENS

Le caractère distinctif de l'état religieux

Les trois vœux (1)

I. — Nature et objet de vœux de religion.

A chacune des trois voies de perfection ouvertes à ceux qui vivent dans l'état religieux, correspond un vœu auquel tous s'engagent, à savoir : les vœux de pauvreté, de continence et d'obéissance jusqu'à la mort. Par le vœu de pauvreté, le religieux renonce à posséder quoi que ce soit et avance de la sorte dans la première voie. Par le vœu de continence, il s'interdit à tout jamais le mariage et marche ainsi dans la seconde voie. Enfin et surtout, il parcourt la troisième voie par le vœu d'obéissance, sacrifice de la volonté propre. Or, ainsi qu'on va le voir, il n'est pas de milieu plus favorable à la pratique de ces trois vœux que l'état religieux.

Le mot : religion — dit saint Augustin (*Cité de Dieu*, X) — semble bien évoquer l'idée de culte, et d'un culte rendu non pas à n'importe qui, mais à Dieu. Ce sens, Cicéron l'a employé lorsqu'il a dit dans sa rhétorique : La religion est une vertu qui nous fait témoigner à un Être supérieur, appelé Dieu, le culte intérieur et extérieur qui lui convient. Or, ce culte dû à Dieu seul, si l'on veut en sai-

(1) Voir le numéro de juillet-août et suivants.

sir toute la portée, il n'est qu'à le considérer dans l'offrande d'un sacrifice.

Parmi les offrandes agréables à Dieu, citons d'abord le sacrifice des biens extérieurs. Il s'accomplit quand, par amour pour Dieu, ceux-ci sont distribués en aumônes. « *Ne négligez pas la bienfaisance, ni la solidarité* — dit saint Paul (Heb., XIII, 16), — *car Dieu se plaît à de tels sacrifices.* » — Nous pouvons encore offrir à Dieu le sacrifice de notre propre corps, quand, en véritables disciples du Christ, « *nous crucifions notre chair, ses passions et ses convoitises* » (Gal., V, 24). La même recommandation fut renouvelée aux Romains (XII, 1) sous ces termes : « *Offrez vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu.* » — Mais de tous les sacrifices, celui que Dieu agrée de préférence, c'est celui que nous lui faisons de notre esprit. Qu'on se rappelle le verset du psaume (L, 19) : « *Le sacrifice de Dieu, c'est un esprit brisé.* »

Soulignons cependant, avec saint Grégoire dans son commentaire du prophète Ezéchiel, la différence qui sépare le sacrifice de l'holocauste. Tout holocauste est un sacrifice, mais tout sacrifice n'est pas un holocauste. Tandis que dans le sacrifice une partie seulement de la victime est offerte, dans l'holocauste cette victime est immolée tout entière. Aussi lorsque nous présentons à Dieu une part de ce qui nous appartient, nous réservant le reste, nous accomplissons un sacrifice. Par contre, lorsque nous lui abandonnons tout ce que nous possédons, tout ce que nous sommes, tout ce que nous aimons, nous faisons hommage au Dieu Tout-Puissant d'un holocauste. Et voilà ce que réalisent les trois vœux dont nous venons de parler.

Il résulte donc que ceux qui sont ainsi consacrés à Dieu méritent par excellence le nom de religieux, à cause de la perfection de leur holocauste. Au surplus, pourquoi la

Loi prescrivait-elle et le Lévitique ordonnait-il d'acquitter des sacrifices, sinon pour la satisfaction des péchés? De là vient que le psalmiste (IV, 5), après avoir dit : « *Parlez-vous à vous-mêmes sur votre couche* », ajoute aussitôt, faisant allusion au sacrifice : « *Offrez des sacrifices de justice* », ce qui veut dire : après les pleurs de la pénitence, adonnez-vous aux bonnes œuvres. Telle est l'explication que donne la Glose. Or, puisque l'holocauste est un sacrifice parfait, il va de soi, qu'en faisant profession, le religieux répare totalement ses torts vis-à-vis de Dieu. Ne va-t-il pas jusqu'à immoler en holocauste son propre esprit? Il ressort de tout cela que l'état religieux comporte, outre la perfection de la charité, la perfection de la pénitence. Il n'est en effet aucun péché — si grave soit-il — dont l'expiation soit conditionnée par l'entrée en religion du pécheur, ce qui montre bien que l'état religieux surpasse toute œuvre satisfactoire quelconque. Voici d'ailleurs ce qu'on rapporte (XXXIII, q. II, chap. *admonere*). Astulphe, ayant mis à mort son épouse, eut à choisir entre l'imposition d'un châtiment très rigoureux et l'entrée dans un monastère. Cette seconde partie de l'alternative valait mieux pour lui et était moins pénible à sa nature.

Des trois vœux qui caractérisent, ainsi que nous l'avons vu, l'état religieux, celui qui sous bien des rapports se présente donc comme le plus important est le vœu d'obéissance. D'abord parce que, par le vœu d'obéissance, nous consacrons à Dieu notre volonté; tandis que, par le vœu de continence, nous lui sacrifions notre corps, et, par le vœu de pauvreté, nos biens extérieurs. Et puisque, dans l'ordre des biens, le corps l'emporte sur les biens extérieurs, et l'âme sur le corps, il va de soi que le vœu de continence dépasse en importance le vœu de pauvreté, et que celui d'obéissance prend le pas sur les deux autres.

Remarquons ensuite que c'est au moyen de notre volonté que nous administrons nos biens extérieurs et gouvernons notre corps. L'on voit par là qu'en abandonnant notre volonté, nous nous donnons pour ainsi dire sans réserve. Le vœu d'obéissance a donc plus d'extension que ceux de continence et de pauvreté. D'une certaine façon, il les renferme l'un et l'autre. Aussi Samuel louait à l'obéissance un tel culte qu'il lui accordait la supériorité sur tout autre sacrifice : « *L'obéissance* — disait-il — *vaut mieux que les victimes* » (I Rois, xv, 22).

II. — Obligation et grandeur des vœux.

Jaloux de voir la perfection proposée aux hommes, le démon ne manqua pas de lancer toutes sortes de beaux parleurs et de mauvais maîtres à l'assaut des trois voies dont nous avons parlé.

Voici d'abord Vigilantius qui s'élève contre la première voie de perfection. Mais il se heurte à saint Jérôme qui réplique : « Tu prétends que ceux qui jouissent de leurs biens et en distribuent petit à petit les revenus aux pauvres sont mieux inspirés que d'autres qui, après avoir tout vendu, abandonnent ensuite ce qu'ils possèdent, d'un seul coup ! Je ne prendrai pas la peine de répondre. Je me contente de laisser parler le Seigneur : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, puis viens et suis-moi.* A qui parle-t-il, sinon à celui qui a résolu d'être parfait, et qui, à l'exemple des apôtres, laisse là son père, sa barque et ses filets. Mais toi, celui que tu loues, il ne fait partie que du second ou troisième degré (de la vie spirituelle). Ces derniers nous les admettons également, mais à la condition de reconnaître la supériorité du premier sur le second et sur le troisième. Voilà pourquoi ce qui est écrit au livre *Des Dogmes*

Ecclésiastiques est la condamnation de ton erreur : « S'il est bon de distribuer avec mesure ses biens aux pauvres, il vaut encore mieux, dans le but d'imiter le Seigneur, tout abandonner en bloc, et ainsi débarrassé de tout souci, devenir pauvre avec le Christ. »

La seconde voie de perfection trouve son adversaire dans la personne de Jovinien, qui place sur le même rang le mariage et la virginité. Cette erreur, saint Jérôme l'a combattue victorieusement dans un livre écrit expressément à cette intention. De son côté, saint Augustin la réfute dans son livre des *Rétractations* : « L'hérésie de Jovinien consiste à accorder aux vierges consacrées à Dieu le même mérite qu'à celles qui usent légitimement du mariage. Et l'on dit qu'à cause de cela, à Rome, quelques religieuses dont jusque-là l'impudicité n'avait été suspectée par personne, se sont laissé entraîner au mariage. Contre cette erreur notre mère la sainte Église n'a cessé de s'élever avec la plus grande ténacité et la plus grande énergie. » Il ne faut donc pas s'étonner de lire dans le traité *Des Dogmes Ecclésiastiques* ce qui suit : « Égaler le mariage à la virginité consacrée à Dieu, ou bien penser que s'abstenir de vin et de viande en esprit de mortification n'accroît en rien le mérite, c'est ne plus penser en chrétien et verser dans l'hérésie jovinienne. »

Mais le Démon ne s'est pas tenu à ces vieilles attaques. L'on peut affirmer qu'à notre époque il a redoublé d'ardeur en dressant contre le vœu d'obéissance et tout vœu en général des adversaires dont voici la thèse. Il est plus louable d'accomplir des œuvres vertueuses sans s'y être engagé par vœu, ou dans l'absence de tout motif d'obéissance. Le vœu ou l'obéissance n'exercent-ils pas une sorte de contrainte sur l'action humaine?... Et certains d'entre eux — dit-on — ont poussé la sottise jusqu'à

proclamer qu'après avoir émis le vœu d'entrer en religion, l'on peut passer outre sans que le salut y soit engagé.

Telle est l'erreur. Et voici les prétendues raisons, combien vaines et futiles, sur lesquelles on dit qu'ils l'appuient. A les entendre, un acte est louable et méritoire dans la mesure même où il est volontaire. Mais aussi, plus un acte s'impose comme obligatoire, moins il laisse le champ libre à la volonté. Il s'ensuit qu'il est plus louable et non moins méritoire d'accomplir des œuvres vertueuses de son propre chef et sans être lié par vœu ou par l'obéissance, que d'y être poussé pour l'un ou l'autre de ces motifs. L'autorité invoquée est celle de Prosper qui enseigne (De la vie contemplative, livre II) : « L'abstinence et le jeûne doivent se pratiquer dans un esprit tel que nous ne nous estimions jamais obligés de nous y soumettre. Il faut toujours craindre d'obéir malgré nous et non par amour, donc en dehors de toute intervention de la volonté. » Renchérissons à notre tour en ajoutant qu'ils auraient pu aussi arguer de ce texte de saint Paul (II Cor. IX, 7) : « *Chacun doit donner selon l'inspiration de son cœur, non pas à regret et par nécessité. Dieu aime celui qui donne de bon cœur.* »

Ce qui s'impose donc maintenant, c'est d'abord de montrer avec évidence la fausseté de leur thèse, ensuite de rétorquer leurs fragiles raisonnements.

Fausseté de la thèse.

A) *Le vœu ajoute à la valeur de nos actes.*

La fausseté de la thèse découle en premier lieu de ce texte des psaumes : « *Faites des vœux et acquittez-les au Seigneur votre Dieu* » (Ps. LXXV, 12). Voici à ce propos le commentaire de la glose : « Il est à noter que, tous, nous

formulons à Dieu des vœux dont l'importance est telle que sans eux il n'est pas de salut possible. Au Baptême par exemple, nous optons par vœu pour un système de croyances. Et ce n'est pas le seul cas où, un engagement étant seulement supposé, nous sommes tenus d'y demeurer fidèles. C'est par référence à ces circonstances qu'il est prescrit à tous : Faites des vœux et acquittez-les. Mais il est aussi d'autres vœux d'un caractère plus particulier, comme par exemple la chasteté, la virginité. » Ceux-ci nous sont simplement conseillés. L'obligation porte, non pas sur l'émission du vœu, mais sur sa réalisation, l'engagement une fois fait. S'engager par vœu est en effet laissé au libre choix de la volonté, mais dès que l'engagement est pris, y conformer sa vie devient un devoir des plus graves. Il se trouve donc des vœux qui sont l'objet d'un précepte et d'autres qui sont de conseil. D'un côté comme de l'autre, s'impose cette conclusion qu'il vaut mieux pratiquer de bonnes œuvres par vœu que sans vœu.

N'est-il pas clair que la volonté de Dieu est que nous accomplissions ce qui est de nécessité de salut? Et n'est-il pas osé de prétendre que Dieu a formulé certains *préceptes* sans aucune raison? «*La fin de tout précepte* — dit saint Paul — (I Tim., I, 5) — *c'est la charité.* » Il va donc de soi que ce serait peine perdue d'en émettre, s'il était indifférent au point de vue de la charité de s'y soumettre ou non. Or, que nous est-il prescrit? Non seulement de croire, ou de ne pas voler, etc..., mais aussi de nous y engager par vœu. Quand l'acte de Foi ou l'acte de justice émanent d'un vœu, la charité est donc de qualité meilleure que s'ils ne l'étaient point. Or, mieux un acte procède de la charité, plus il est louable et méritoire. Il est donc plus louable et plus méritoire d'agir en vertu d'un vœu qu'en dehors de tout vœu.

Par surcroît, *le conseil* nous est donné, non seulement d'observer la virginité ou la chasteté, mais de se lier par des vœux, ainsi qu'il ressort du texte de la glose cité plus haut. Or, on ne peut suggérer de conseil qu'à propos d'un bien meilleur, comme nous venons de le voir. Il vaut donc mieux observer la virginité par vœu qu'indépendamment du vœu.

De même, dans l'ensemble des bonnes œuvres, on a coutume de présenter comme plus recommandable la pratique de la virginité à laquelle le Seigneur nous invite par ces paroles : « *Que celui qui peut comprendre, comprenne* » (Matt., XIX, 12). Or, ce qui rend la virginité recommandable, n'est-ce pas précisément le vœu? Voici à ce sujet ce que dit saint Augustin (De la Virginité) : « Si l'on accorde la place d'honneur à la vertu de virginité, ce n'est pas pour elle-même, mais parce que consacrée à Dieu et qu'elle engage un cœur filial à pratiquer la continence. » Plus bas, il ajoute : « Dans nos prédications, nous ne rappelons pas aux vierges qu'elles sont vierges, mais qu'elles appartiennent à Dieu par la pieuse continence de leur virginité. » Encore une fois, certaines pratiques réclament de plus grandes louanges, car, accomplies par suite d'un vœu, elles témoignent d'une plus grande appartenance à Dieu.

Enfin, un bien fini gagne en bonté du fait qu'un autre bien vient s'y ajouter. Or, personne ne peut mettre en doute que la promesse même d'un bien n'en soit déjà un. Cela explique qu'en promettant quelque chose à quelqu'un, nous paraissions de ce fait lui accorder un certain bien dont il ne laisse pas de nous remercier aussitôt. Mais le vœu, est-ce autre chose qu'un engagement fait à Dieu? *Si tu as promis quelque chose à Dieu* — dit l'Ecclésiastique (IV), — *ne tarde pas à t'en acquitter, une promesse*

infidèle et sotte lui déplaît. » Il est donc préférable d'agir à cause d'un vœu que sans vœu.

B) *Le vœu est plus méritoire.*

Le mérite est en raison directe de l'importance du don offert. Aussi l'acte de celui qui agit sans qu'il y soit tenu par vœu, n'a d'autre valeur que d'être fait par amour; par contre, l'acte qui procède d'un vœu contient tout à la fois et cet acte lui-même et la puissance de celui qui l'émet. Celui-ci s'interdit en effet tout retour en arrière, en une matière où il aurait très bien pu ne pas s'engager. C'est pourquoi il faut reconnaître que, devant Dieu, plus grand est le mérite de celui qui fait des vœux que de celui qui garde toute sa liberté. Ce qui rend méritoire une bonne œuvre, n'est-ce pas que la volonté s'est enracinée dans le bien? — tout de même qu'une faute est d'autant plus grave qu'elle procède d'une volonté plus profondément ancrée dans le mal. Ainsi est-on amené à reconnaître que ceux qui professent certains vœux renforcent leur volonté par rapport à ce qui en est la matière, et ainsi, quand ils passent à l'exécution, leurs actions jaillissent d'une volonté sûre d'elle-même. Et de même que la gravité d'une faute se mesure au degré de délibération avec lequel son auteur la commet, ce qui est proprement pécher par malice — ainsi ce qui relève le mérite de certaines pratiques, c'est de les réaliser par vœu.

C) *Le vœu est plus digne de louanges.*

Plus est noble la faculté d'où provient une action, plus celle-ci est digne de louanges, car toute la valeur d'une œuvre se tire de la faculté qui l'exécute. Mais aussi, il

ut arriver que l'acte d'une faculté d'ordre inférieur
lève d'une faculté plus haute, par exemple lorsqu'on
complit par charité un acte de justice. Et l'on comprend
'il soit plus parfait d'émettre des actes d'une vertu infé-
eure sous l'impulsion d'une vertu supérieure — comme
réaliser une œuvre de justice pour des motifs de cha-
té.

Or, n'est-il pas évident que certaines de nos bonnes
uvres découlent de vertus d'ordre inférieur? Par exem-
e : jeûner est un acte de la vertu d'abstinence, être con-
nent appartient à la vertu de chasteté, et ainsi de suite.
r contre, le vœu est un acte caractéristique de la vertu
lâtrie, et nul ne peut mettre en doute qu'elle dépasse
importance l'abstinence, la chasteté, ou quelque autre
rtu de cette sorte. N'est-il pas en effet plus important
honorer Dieu que de remplir ses devoirs envers le pro-
ain ou envers soi-même? Concluons donc : les actes
bstinence, de chasteté, ou ceux de toute autre vertu
oindre que celle de lâtrie, deviennent plus dignes de
uanges du fait qu'elles sont l'objet d'un vœu.

Ajoutons à cette considération le pieux empressement
'apporte l'Église à inviter ses enfants à faire des vœux,
à accorder à ceux qui s'engagent à aller en Terre
inte ou au secours d'autres Églises, toutes sortes d'in-
ulgences et de privilèges. Le ferait-elle, s'il était vrai
'il vaut mieux faire une bonne œuvre sans vœu qu'à la
ite d'un vœu? Dans ce cas, ne serait-ce pas aller contre
conseil de l'apôtre (I Cor., XII, 30) : « *Aspirez aux dons*
plus parfaits »? Il s'ensuit que s'il était plus parfait
accomplir des bonnes œuvres sans aucun engagement,
e ne conseillerait pas de faire des vœux. Bien au con-
aire, elle éloignerait de cette pratique, soit par des
fenses formelles, soit par ses directives. D'autre part,
mme l'Église a toujours en vue d'orienter ses fidèles

vers un état de vie meilleur, elle aurait soin de les relever tous de leurs obligations afin de rendre par ce moyen leurs œuvres plus honorables.

Il n'y a donc plus à douter que la thèse que nous réfutons soit contraire à la conduite et à l'esprit de l'Église. Aussi faut-il la rejeter comme hérétique.....

SAINT THOMAS D'AQUIN.

(*Traduction du* R. P. HYAC. MARÉCHAL, O. P.)

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

I. — *Ne brûlons pas les étapes.*

Le P. Garrigou-Lagrange, dans un article qu'on n'a pas blié, dénonçait ici même le péril d'une certaine tendance ɔrûler les étapes de la vie spirituelle. Nous sommes heuix de voir le *Conseil de Vigilance* du Diocèse de Paris conmer de sa haute autorité les directives de *la Vie Spirituelle*.

Dans cette marche vers le Christ quelques fidèles ne vont-ils trop vite? Ne devrait-on pas dire d'eux qu'ils brûlent les étas? »

Soit dans les directions données, soit dans les pratiques individelles, ces fidèles n'oublient-ils pas trop facilement que la pédagospirituelle traditionnelle de l'Église suppose, comme attitude mière et comme attitude constamment concomitante de toute rche vers le Christ, la pratique de vertus crucifiantes : de l'ossance, de l'humilité, de la mortification (1).

a grâce du Saint-Esprit, en effet, en dehors de certains ts mystiques caractérisés, ne meut pas l'âme *passivement* : mme doit, avec le concours de la grâce, *se mouvoir* vers u, et cela comporte un vigoureux ascétisme; il faut xercer patiemment à vaincre ses défauts, à purifier son ur de toute affection contraire au saint amour. On sait e le don de la grâce, parfait en lui-même, — ou si l'on t dans la main de Dieu qui le donne, — n'atteint sa plénude *en nous* que dans la mesure où il pénètre le cœur : bstacle à cette pénétration, à cet envahissement, c'est le ché qu'il faut vaincre par la pénitence. Simple vérité prelère de la doctrine spirituelle. Il serait d'autant plus dangeux de l'oublier.

On rappelle opportunément aussi que pour s'adonner avec

1) *La Semaine Religieuse* de Paris, 20 octobre 1928, p. 428.

fruit à la communion fréquente, il faut avoir, « outre l'état de grâce, l'intention droite, *recta intentio*, et que, suivant la formule même de l'Église, nous trouvons, parmi les éléments qui constituent cette intention droite, le désir sincère de guérir ses infirmités et de lutter contre ses défauts ».

II. — *Un « saint féminisme »*

Le mot est du Souverain Pontife. S. S. Pie XI déplore cette mode extravagante qui porte les femmes à imiter les mœurs masculines dans l'habit, dans l'action, dans le sport, et jusque dans la tournure :

« Quel pénible spectacle il faut subir même de loin, oui vraiment, subir ! Quelle tristesse de voir la femme comme en quête et toujours occupée à la mise en œuvre de moyens pour arriver finalement à la destruction complète de sa propre personne et de ce qui est son caractère le plus exquis, à la destruction (non au rejet), à la destruction (on la croirait inconsciente, tant elle est totale) de ce qui est son ornement naturel ! Quelle tristesse de la voir attentive à effacer ces lignes délicates tracées en elle par la main de Dieu ! (1) »

L'esprit qui anime ce féminisme conduit à de subtils dévoiements, à je ne sais quelle fascination de la vanité « *qui obscurcit le bien et pervertit un esprit sans malice* ». « Parole pleine d'effroi », dit le Saint-Père. Il y a dans la vanité une force de vertige qui séduit *même les âmes pures* : elle peut ce que ne peut le vice. Une femme chrétienne est sans perversité, elle réprouve les mœurs que Dieu condamne et elle se croit innocente, rejetant l'esprit du péché, de céder au goût d'une mode très païenne d'inspiration : elle le fait sans beaucoup y réfléchir, par manque de force autant que par peur d'être ridicule — la peur d'être « vieux jeu » ! — et voici que peu à peu dans cette âme la lumière divine s'atténue, la foi se fait moins vive, la piété moins fervente, l'amour du bien moins généreux. le goût du devoir moins heureux... les ombres s'épaississent, le sentiment d'un vide immense et désolé s'empare du cœur... Un jour, elle voit sa vie intérieure ruinée et comme morte ; une malsaine mondanité a fait ces

(1) Discours de S.S. Pie XI, du 15 août 1928. *Nouvelles Religieuses*, 1928, p. 369.

ravages. Il eût suffi d'un peu de force de caractère pour évi-
er ce malheur.

Tout ce qui avilit la vie spirituelle abaisse l'homme entier.
.e vrai, « le saint féminisme » est celui qui exalte chez la
femme les vertus chrétiennes : la vraie *force* est précisément
ertu. Le Souverain Pontife rappelle heureusement que dans
'Église se trouve l'idéal même de l'émancipation de la
emme :

« Que sont les religieuses de tout temps et des divers Ordres, inon des femmes qui voulurent se suffire à elles-mêmes, dans le espect de toutes les lois respectables et qui voulurent travailler ans le domaine choisi et voulu par elles? Vraiment, on ne voit là ne l'émancipation, l'élévation, la consécration de la femme, et oute l'Église l'a toujours honorée et favorisée pour la gloire du euple chrétien. Elle a tellement respecté ce saint féminisme qu'elle it aux évêques eux-mêmes : Suivez d'un regard vigilant la vie de s religieuses, mais ne vous immiscez pas dans cette organisation cette activité... (1) »

La femme chrétienne régnera par sa vertu, ou bien finira ar subir le joug qu'un monde de plus en plus dur veut lui poser : la femme avilie est un jouet méprisable. Il n'est e temps de faire front, l'Église a besoin d'opposer une ritable croisade de la pudeur chrétienne au débordement la plus audacieuse licence.

III. — *Paganisme renaissant* : *le « nudisme »*

La nudité ne s'étale pas seulement dans la vie pratique, e enseigne, car elle a sa doctrine et ses apôtres : le dogme turaliste — (la nature est bonne, tous ses instincts sont ns, il faut revenir aux pures sources de la vie naturelle) — luit beaucoup d'esprits, au sein même de l'Église. Les âmes i aiment encore la sainteté chrétienne doivent connaître danger qui menace de ruiner nos mœurs. Il faut louer l'abbé Bethleem de le combattre, dans la *Revue des Lectu-* , avec une vaillance digne d'être mieux secondée. Jean de délec dans le numéro du 15 octobre y dénonce cette forme uvelle de l'immoralité publique : le « nudisme ».

1) Loc. cit., p. 369.

Un journaliste mondain, M. de Waleffe, décrivait, cet été, l'invasion progressive de la nudité :

« On se familiarisa d'abord avec le nu en peinture. On vit traîner sur les tables de famille des albums intitulés « *Le nu au Salon* », titre doublement justifié, car c'était bien la première fois que le nu faisait son entrée dans un honnête salon de la bourgeoisie française. Des tableaux sur le mur le nu sauta aux tableaux vivants... il était réservé aux sports de nous planter devant les yeux la nudité en chair et en os, d'abord masculine, puis, sous prétexte de natation, féminine. D'abord dans l'eau, puis, sous couleur de bain de soleil, sur le sable... »

Nous arrêtons là ces lignes : la description même de cette invasion de la nudité choquerait les âmes bien nées. Ce qu'il y a de singulièrement redoutable dans ces faits, c'est l'esprit qui les suscite, qui les approuve ou les admet. La crise de notre civilisation est une crise intellectuelle, un mal qui atteint l'homme à la racine même de son essence. On a d'abord justifié toutes les idées, on justifie maintenant tous les actes. Spéculative en premier lieu, purement « logique », diraient d'aucuns, la confusion du vrai et du faux, du bien et du mal devient pratique, effective, et ces mœurs païennes, contraires à toute raison, s'appuient néanmoins sur la raison, sur une raison qui a tout confondu, au lieu de juger. Une société finit toujours par refléter dans ses mœurs sa littérature. Le sophisme est partout, et les intelligences désarmées, les consciences sans doctrine se laissent séduire jusqu'à méconnaître le péché qu'elles font. Il n'y a plus de jugement : on ne peut plus s'accuser, on ne sait plus se condamner. C'est ainsi que le « nudisme » se présente comme une saine institution de la pure nature. Un « Zélateur de la garde d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus », astronome au surplus et esthète, au nom d'une religion mieux comprise et enfin débarrassée de ces « mesquineries » qui l'encombrent, écrit cette niaiserie honteuse :

« Pour moi qui suis artiste, habitué à vivre avec des modèles, hommes et femmes, j'ai apprécié le vrai sens du mot pudeur. Est-il rien de plus chaste et plus reposant que le nu dans la lumière !... Il faut vivre nu, devant les hommes comme, malgré nous, nous vivons nus devant Dieu. »

Ces théories nouvelles nous viennent d'Allemagne. S'il faut en croire le *Quotidien*,

« Il existe en ce moment, en Allemagne, un grand nombre de personnes qui professent qu'en abandonnant tous vêtements et en vivant aussi près que possible de l'existence de l'Eden primitif, on prépare une ère nouvelle où régneront la santé et le bonheur. Ce mouvement auquel, paraît-il, plus de trois millions d'Allemands s'intéressent, se nomme *Die Nacht-Kultur*, le culte du nu ».

Des revues en France et à l'étranger propagent le culte nouveau : chez nous la *Nudité*, *Vivre intégralement*, en Allemagne *Die Schoenheit*, *La beauté*, *Die Freude*, *La joie*. Ces périodiques présentent le nu comme un remède à l'immoralité. Le Dr Vachet enseigne :

« Il faut réhabiliter le nu, qui désormais ne doit plus être considéré comme une manifestation pornographique, à laquelle s'attache le stigmate de la faute ou l'opprobre du péché, mais comme la libre expression de la beauté et de l'art, dont l'action morale doit élever l'individu, ennoblir l'esprit et libérer l'intelligence... »

Un plan de campagne pour introduire le nu progressivement paraît plus qu'amorcé. *La Revue Internationale des Sociétés Secrètes* (1928, p. 1062) dénonce ce mot d'ordre :

« Il faut que nos enfants réalisent l'idéal du nu.

« Cette méthode joue, non seulement au point de vue physique, mais au point de vue moral, on pourrait dire au point de vue sensuel, un rôle considérable. La mentalité de l'enfant se modifie rapidement. Pour éviter toute opposition, il faudra y employer une progression méthodique : d'abord pieds et jambes nus, puis manches relevées, puis vous découvrirez les membres inférieurs et supérieurs, le haut du thorax, le dos, etc... ; en été, l'enfant circulera presque nu par tous les temps. »

Et ainsi l'enfant grandira dans la nudité, nous aurons enfin une génération assez pareille aux peuplades du centre africain. Le sens chrétien sait assez d'où vient cet esprit de perversion. Le bon sens français ne suffira pas à le combattre. « Quel est donc celui qui triomphe du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu? » Ceux qui se refuseront à remonter aux sources de la vie surnaturelle et à manger « le pain de la pénitence sur la table royale de la croix », ceux qui ne sauront pas vivre dans l'amour de la

très sainte Passion de Jésus-Christ se verront emportés dans une voie où sous les rires se cachent des sanglots muets et désespérés. La parole de Jésus prend pour nous, à l'heure actuelle, un sens singulièrement émouvant : *Vae mundo a scandalis!*

Passons à des vues plus consolantes. Jésus-Christ promène son calice à travers le monde, a-t-on dit. Va-t-il le détourner de notre bouche pour le porter à d'autres peuples? L'évangélisation des pays païens entre dans une phase nouvelle qui pourrait bien être la plus grande révolution spirituelle du XX[e] siècle.

IV. — *Secours aux Missionnaires.*

Parmi les œuvres catholiques en faveur des missions, celle de *Saint Pierre Apôtre* répond à la plus urgente nécessité du temps présent. Elle a pour objet la formation de séminaires et de clergés indigènes. Elle prépare pour demain l'armée d'apôtres indispensable à la conversion des païens. Quand les missionnaires venus d'Occident ne pourront plus suffire à la tâche, que deviendrait l'évangélisation du monde, sans les ressources d'un clergé indigène?

Qu'on médite ces paroles qu'adresse à ses missionnaires le R. P. Rutten, supérieur général des missions étrangères belges :

« Ce que veut le Pape *avant tout*, c'est que nous multipliions le *Clergé* indigène.

« Un nombre beaucoup plus considérable de prêtres indigènes, de prêtres très bien formés, parmi lesquels le Pape veut pouvoir choisir bientôt de nouveaux évêques, *voilà ce qu'il nous demande.*

« Et si nous le négligions, le Pape nous prédit que notre œuvre marcherait à une lamentable ruine. Voyez-vous, dans peu d'années, le découragement des missionnaires surchargés de besogne et ne voyant venir que des renforts insuffisants...

« Comme le disait Mgr de Guébriant, la question qui se pose est brutale : *Voulons-nous, oui ou non, cesser de convertir les païens et nous en tenir à quelques millions de néophytes déjà arrachés au paganisme?*

« Si oui, ne parlons plus de convertir le monde. Le milliard de païens restera païen.

« Si non, formons un clergé indigène, formons-le nombreux, formons-le excellent, *et que tout cela soit exécuté durant cette génération-ci!*

« C'est la condition *sine qua non* de l'extension du règne de Dieu terre infidèle. Toutes les sociétés qui ont des missionnaires doi-nt inculquer ce devoir avant tous les autres (1). »

Ces directives mettent en vive lumière l'importance pri-ordiale de l'*Œuvre de saint Pierre Apôtre* (2). Elle répond à ae nécessité

« tellement urgente, écrit M. Maurice Vaussard, que, sans atten-e des ressources qui ne pouvaient arriver assez vite, l'*Œuvre de nt Pierre Apôtre*, avec l'approbation du Saint-Père, a pris une ance de vingt ans en contractant audacieusement un emprunt de is millions de francs-or (dont une première tranche, de o.ooo florins, a été déjà souscrite en Hollande), pour commencer ultanément la construction d'une cinquantaine de séminaires ligènes, dont seize en Chine, six aux Indes et dix-huit en Afri-e (3). »

Nous n'avons pas besoin d'insister. Il n'y a qu'une Église, n'y a qu'un corps mystique de Jésus-Christ dont nous mmes les membres. Tous les besoins qui se font sentir ns l'Église sont nos besoins. A l'heure où se fait un abus si oïste de l'argent dans un monde dominé par l'avarice, les tholiques sauront employer sagement leurs ressources : *nt tout* il faut donner des prêtres à l'Église, pour que l'É-se puisse apporter au monde le message du salut.

1) Cité par Mgr Olichon : « Quel but poursuivent les Missions holiques ? *Bulletin de l'Œuvre Pontificale de S. Pierre apôtre*, octo-1928, p. 91.

2) Sous la direction de Mgr Olichon l'œuvre publie un Bulletin, ant et bien documenté. Rédaction et administration, 19, boule-d Bourdon, Paris-IV°, chèques postaux Paris 55-84.

3) Maurice Vaussard : « Les nouvelles exigences de l'apostolat ssionnaire », *Bulletin Catholique International*, juin 1928, p. 254.

Pour la lecture spirituelle

Chez les Dominicaines (1)

Mme Ancelet-Hustache vient de publier un nouvel (2) ouvrage qui doit être signalé aux lecteurs de la *Vie Spirituelle*. La revue, en effet, a toujours soin de joindre des modèles aux principes qu'elle expose. Or ce sont bien des modèles qui nous sont offerts ici; c'est, si l'on veut, la mystique en action, avec cette particularité qu'on ne nous présente pas seulement une existence isolée, mais que nous avons là toute une communauté de moniales qui évolue devant nous et dont les secrets entretiens avec Dieu nous sont révélés. Profitons-en, car pour l'ordinaire les monastères nous sont fermés. Nous ignorons ce qui s'y passe, nous ignorons surtout les efforts, les succès, les grâces et les consolations de celles qui les habitent. « *La vie mystique d'un monastère de Dominicaines au moyen âge* » nous ouvre les portes et nous introduit dans la clôture. C'est ce que nous annonce l'auteur dans ses premières pages : « Nous entrerons dans le cloître, nous prendrons place à côté d'elles pour les offices, nous les suivrons dans leurs salles de travail, nous connaîtrons même le secret de leur prière et de leur intimité avec Dieu, nous compatirons à leur souffrances que, vivantes, elles tenaient si jalousement cachées, nous assisterons respectueusement à leur mort (3). »

Si Mme Ancelet-Hustache peut tenir toutes ces promesses, c'est grâce à Elsbet Stagel, moniale dominicaine qui vivait

(1) *La vie mystique d'un monastère de Dominicaines au Moyen Age d'après la chronique de Töss* par Mme Ancelet-Hustache. Paris, 1928. Un vol. in-16; prix 12 fr.

(2) Mme Ancelet-Hustache soutenait en 1926 une thèse très remarquable sur Mechtilde de Magdebourg.

(3) p. 6.

u début du XIV^e^ siècle et qui rédigea une chronique spiri-uelle de son couvent. Cette religieuse raconte elle-même mment elle s'y prenait pour avoir ces renseignements : J'avais, dit-elle, un grand désir de servir Notre-Seigneur a la personne de ses amis. Il me donna donc l'inspiration écrire ce que je savais sur les exercices spirituels des pieuses eurs défuntes et sur les manifestations particulières de la râce de Notre-Seigneur en elles, dont j'entendais souvent rler. Un jour donc que j'étais assise en train d'écrire l'his-ire de nos défuntes sœurs, il arriva par hasard que la ver-euse Elsbet Bechlin vint vers moi. J'aurais bien voulu voir quelque chose d'elle et je réussis par des paroles habiles la faire parler... » Mais la Sœur Elsbet Bechlin bientôt s'ar-te. « Lorsqu'elle m'eut dit ces choses, poursuit sa compa-ne, je la priai instamment de m'en dire davantage et ne la s pas quitte qu'elle ne m'en eût dit plus. » En possession ces révélations, Elsbet Stagel s'empresse de tout noter. Sa écieuse chronique nous est conservée et nous lui en avons ande reconnaissance.

Le couvent de Dominicaines dont elle nous parle est bâti r les bords de la Töss, au pays de Zurich. Au cours des II^e^ et XIV^e^ siècles, il a grand renom de sainteté. De qua-nte à soixante religieuses y sont rassemblées, leur nombre même parfois jusqu'à la centaine. Ce sont les Frères Prê-eurs de Zurich qui, à titre de confesseurs, de visiteurs ou prédicateurs entretiennent en ces saintes filles la vie spi-uelle, et parmi eux il faut nommer Henri Suzo. Si nous outons que Elsbet Stagel, rédacteur de cette chronique, est bon écrivain, qu'elle joint à la curiosité qu'elle vient de us confesser l'art de conter très agréablement, qu'elle sait ouver le trait pour rendre une physionomie bien vivante, comprendra tout l'intérêt de sa relation sur la « Vie des eurs de Töss ».

C'est de cette source que Mme Ancelet-Hustache a tiré les ges délicieuses que nous recommandons. Que de jolies his-res ! Celle, par exemple de Sœur Cellinkon, qui a atteint atre-vingt-dix ans. « Elle est si caduque que son corps a ris les proportions d'un corps d'enfant et que sa tête est niveau de ses épaules. Elle voit à peine pour se conduire, cependant, même en plein hiver, elle veut aller à l'office de uit. Elle demande à une sœur de l'éveiller, car elle n'entend

plus très bien la cloche. Or un jour la sœur oublie. Sa peine est si grande que les religieuses ne peuvent la consoler (1). »

Nous voyons les moniales qui filent la quenouille à la salle commune. Elles y apportent la même ardeur qu'à la prière, ce qui ne les empêche pas de se livrer parfois au travail de l'esprit ou à la copie des manuscrits. La mortification ne les trouve pas moins empressées; disciplines, pénitences corporelles de toutes sortes, privation de sommeil, jeûnes, telles sont leurs pratiques habituelles. Le silence surtout est en honneur : « En plein jour le couvent était silencieux comme le soir après complies. » Certaines poussent même l'observation du silence jusqu'à l'extraordinaire, telle cette sœur qui cessait complètement de parler tout le temps de l'avent et du carême. Le plus méritoire, d'ailleurs, c'est le courage avec lequel elles supportent les épreuves que Dieu leur envoie ou même vont au devant des tribulations. Ainsi Ita de Wczzikon, qui ayant reçu la dignité de prieure, bien qu'elle ait tout fait pour y échapper, a demandé à Dieu de lui envoyer en compensation quelque souffrance particulière qui la fasse mépriser. Elle est exaucée et la voilà qui tombe dans une maladie très douloureuse et si affreuse qu'on pouvait à peine demeurer près d'elle. A Töss on regardait la souffrance comme un honneur et l'on en remerciait Dieu.

C'est que pour ces âmes religieuses la Passion de Notre-Seigneur est un drame toujours actuel. Elles suivent heure par heure Jésus au prétoire, sur la voie douloureuse, au calvaire, elles sont témoins de sa flagellation, de son crucifiement. Aussi leur préoccupation constante est-elle en multipliant leurs humiliations, leurs labeurs, leurs actes d'amour, de réparer les injures faites à leur Maître. Surtout elles désirent souffrir avec lui. Nous sommes au XIV^e^ siècle. C'est alors que commence à se développer la piété douloureuse en union avec les douleurs de Jésus et de Marie.

Beaucoup, après des années d'une intimité si fervente avec Jésus, et Jésus crucifié, sont favorisées de grâces mystiques extraordinaires. Ce qu'elles apprécient plus que tout dans cet ordre ce sont des signes surnaturels les assurant de leur salut. Ces signes leur sont donnés bien souvent. Des voix d'en-haut parlent à leur âme, leur déclarent qu'elles ne

(1) p. 54.

seront jamais séparées de Dieu. Tantôt c'est un saint ou une sainte du ciel, ou bien même c'est Notre-Dame qui leur apportent de tels messages.

D'ailleurs ce qu'il y a de plus merveilleux, à mon sens, parmi toutes ces merveilles, c'est la simplicité qu'elles savent toujours garder. « Les religieuses qui vivent avec Margret Finkin pensent qu'elle sait beaucoup de choses qui demeurent cachées au commun des hommes. Aussi, lorsqu'elle va mourir, lui demandent-elles de leur révéler les grâces qu'elle a reçues de Dieu; mais elle répond : « Que vous dirai-je? Il me semble que Dieu m'a donné assez en m'accordant la grâce de faire sans ennui ce que je devais faire et d'observer toujours la règle avec joie (1). » — Elsbet Bechlin, qui a tenu dans ses bras l'Enfant Jésus et obtenu l'assurance de n'être jamais séparée de Dieu, reçoit avec reconnaissance ces grâces spéciales, mais elle ne les demande pas dans ses prières et dit : « La voie la plus sûre qu'on puisse suivre, c'est de se garder des péchés et de pratiquer les vertus. » Bon conseil, qu'il faut répéter aujourd'hui à tous ceux qui cherchent l'extraordinaire pour aller à Dieu.

Leur mort est toute simple comme leur âme. « Quand Notre-Seigneur voulut reprendre à lui Margret Villin, la mortifiée, la douloureuse... on n'hésita pas à lui dire qu'elle allait mourir. Alors elle sourit. » Une autre recevant le même avertissement dit : « Je m'en réjouis bien. » Une autre encore, malade depuis longtemps, apprend qu'une de ses compagnes entre en agonie et la voilà qui pleure parce que celle-ci sera au ciel avant elle. Enfin « Ita de Tüngen, qui fut douce comme une tourterelle, sentit la mort venir alors que ses sœurs ne soupçonnaient pas son état. Elle les appela et leur dit doucement : « Mes enfants, je vais mourir. » Et lorsque le couvent se fut rassemblé, elle mourut en effet paisiblement et telle qu'elle avait vécu (2). »

Ces diverses citations que nous avons faites donnent une idée de la manière dont Mme Ancelet-Hustache sait se servir de la chronique d'Elsbet Stegel et de la délicatesse avec laquelle elle groupe les détails recueillis pour composer ses tableaux. Quelques notes discrètes au bas des pages rappel-

(1) p. 154.
(2) p. 160.

lent que l'auteur est un historien très sûr; mais celui-ci se garde bien d'encombrer son livre et de distraire le lecteur par un étalage scientifique qui serait déplacé.

Ce petit volume se présente ainsi sous un aspect agréable, d'une lecture charmante et surtout fort édifiante. Tous ceux qui l'ouvriront y trouveront un agrément pour leur esprit, ils y trouveront plus certainement encore un solide profit pour leur vie religieuse.

R. Mulard, O. P.

Sur Jésus, prêtre et victime.

Voici un ouvrage de grande piété sur le sacerdoce de Notre-Seigneur, composé surtout pour les prêtres et pour les âmes pieuses désireuses de grandir dans la connaissance de la vie intime du Sauveur. Sa Sainteté Benoît XV voulut bien dire à l'auteur qu'il aimait à en faire le sujet de ses méditations quotidiennes.

E. de la Croix suit constamment l'Évangile, les Épîtres et les écrits du Docteur Angélique. Dans les deux volumes qui ont précédé celui-ci, sous le titre *De la connaissance de Jésus, le Verbe incarné,* et *De la considération de l'Homme-Dieu,* nous trouvons un développement harmonieux du traité de l'Incarnation : c'est Notre-Seigneur avec sa perfection infinie de Fils de Dieu et ses abaissements inouïs de Fils de l'homme, avec ses vertus pratiquées dans les divers états de sa vie mortelle; c'est surtout le souverain Prêtre contemplé dès le commencement de son oblation. La troisième partie traite de Jésus dans son état de victime et montre que dans le Verbe incarné tout est commandé par son sacrifice rédempteur, tout y est conduit comme au *Consummatum est,* et pour nous tout en découle. Il est certain qu'une fois ce mystère bien entendu, tous les autres mystères de la vie du Christ et de l'Église s'illuminent.

E. de la Croix nous montre d'abord, à la suite de saint

(1) *Jésus mieux connu et plus aimé dans son Sacerdoce,* troisième partie : *Jésus dans son état de victime,* par E. de la Croix, de la Fraternité sacerdotale. Un vol. in-12, 1924. Paris, Maison du Bon Pasteur, 228, boulevard Pereire.

Thomas, que le décret de l'Incarnation a été surtout un décret de miséricorde (« *qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de coelis* »), et que cette miséricorde, qui nous donne un Sauveur, est la plus éclatante manifestation de la puissance infinie et de la souveraine bonté de Dieu.

De par le motif même de l'Incarnation, Jésus doit être prêtre et victime : « Le Fils de l'homme, dit-il lui-même, *est venu pour donner sa vie* (Matth., xx, 28). Ce n'est pas accidentellement qu'il est victime, c'est en lui quelque chose de primordial. « Tout en lui appelle le sacrifice dans la mort, parce qu'il a été décrété qu'il sauverait l'humanité par l'effusion de son sang (1). » Il est certain que tant que nous n'attacherons pas une importance capitale à ce caractère de victime, essentiel en Jésus, nous n'aurons pas une véritable intelligence du mystère de l'Incarnation. Il est la victime dont les mérites et la satisfaction ont une valeur surabondante et intrinsèquement infinie, à raison de la personnalité du Verbe.

Les chapitres suivants montrent avec saint Thomas que Jésus a été victime en son corps et en son âme, que ses souffrances ont dépassé toutes celles que les hommes peuvent endurer dans la vie présente, toutes celles des cœurs les plus contrits, bien qu'il conservât la vision béatifique et la joie qui en dérive au sommet de l'âme pendant la Passion. Mystère qui revient à dire que Jésus était en même temps *viator et comprehensor*, et qu'il voulait librement arrêter le rejaillissement de la gloire qui béatifiait la cime de ses facultés supérieures pour livrer pleinement les régions moins hautes à la souffrance qui lui venait de toutes parts.

L'auteur considère ensuite cette immolation de Notre-Seigneur dès sa conception, dans son enfance, à Nazareth, dans sa vie publique, et surtout à l'heure du grand sacrifice, dont il montre la valeur infinie comme adoration, supplication, réparation et action de grâce; sacrifice perpétué en substance en la sainte messe qui nous en applique les fruits.

Un dernier chapitre est consacré à l'amour dû à Jésus en

(1) Non pas que l'Incarnation soit un moyen subordonné à la Rédemption; elle lui est supérieure, et Dieu le Père aime plus le Verbe incarné que toutes les âmes rachetées par lui (I^a, q. 20, a. 4, ad 1), mais l'Incarnation a été voulue comme rédemptrice, par un décret de miséricorde; « Ratio miserendi est miseria sublevanda. »

sa qualité de victime; amour qui doit nous porter à vouloir lui ressembler, en participant à sa vie cachée et, dans une mesure, à sa vie douloureuse pour être purifiés et travailler avec lui au salut des âmes, avant de participer à sa vie glorieuse dans le ciel.

Nous invitons les âmes intérieures, particulièrement les prêtres, à lire ce beau livre : il est écrit avec onction, avec un grand amour de Notre-Seigneur, avec une paix rayonnante, et il montre comment cette paix doit subsister dans les plus grandes souffrances supportées en union avec Notre-Seigneur, *in ipso, cum ipso, et per ipsum.*

Fr. Réginald Garrigou-Lagrange, O. P.

La vocation sacerdotale.

Encore un livre des plus utiles (1). Il est fait d'un ensemble de considérations pratiques destinées aux prêtres, aux élèves des séminaires, aux familles chrétiennes et aux âmes pieuses. Il a été écrit sur l'invitation personnelle de S. S. Pie XI. Tout en établissant les rapports étroits qui unissent le prêtre à Jésus, souverain Prêtre, E. de la Croix envisage la vocation sacerdotale dans ses relations multiples avec l'élu, avec la famille et avec la société. Il montre que cette vocation est une grâce privilégiée, suréminente par participation intime au sacerdoce de Jésus; le prêtre étant associé aux actes sacerdotaux du Sauveur et comme le dispensateur de ses mérites infinis, son caractère et sa mission demandent qu'il tende toujours vers la sainteté.

Si le sacerdoce est une grâce pour l'élu, il est un honneur pour la famille dont un membre se trouve ainsi ennobli par une dignité toute surnaturelle; il est aussi une bénédiction pour la société; chaque nouveau prêtre attire les regards bienveillants de Notre-Seigneur sur elle et est destiné à relever le niveau moral et spirituel de ses compatriotes. S'il reste ce qu'il doit être, il est vraiment le sel de la terre.

L'auteur traite en outre des conditions et des qualités du

(1) *La vocation sacerdotale* par E. de la Croix, de la Fraternité sacerdotale. 1 vol. in-12, 1926. Paris, Maison du Bon Pasteur, 228, boulevard Pereire.

prêtre : la vertu, condition essentielle de la fécondité de son ministère; la science, condition de la valeur de son enseignement et de sa direction; le zèle, de plus en plus nécessaire en face de l'indifférence et de la corruption universelle; la bonne éducation, indispensable à son influence; le respect de l'autorité, l'amour profond de toutes les âmes, particulièrement des faibles et des petits.

Le livre s'achève par l'étude de tout ce qui peut favoriser les vocations sacerdotales : nécessité de se préoccuper des vocations sacerdotales, particulièrement à l'heure actuelle, d'étudier soigneusement les sujets, de n'avoir en vue que la gloire de Dieu et le bien des âmes; comment faire éclore les germes de vocation chez les enfants où ces germes se trouvent; beaucoup de ces vocations, encore latentes, peuvent se perdre pour le malheur des âmes, si l'on n'y veille pas attentivement. La première orientation de l'enfant est ici très importante, la fréquentation des sacrements, la dévotion à la sainte Vierge. Il faut distinguer ici le rôle des parents, celui des pasteurs, celui des éducateurs. E. de la Croix traite toutes ces questions de la façon la plus pratique, avec un grand esprit de foi et d'amour des âmes. Il montre aussi ce que doit être la formation au séminaire par la vie de prière et de sacrifice, l'étude sérieuse des devoirs et des dangers de la vie des prêtres, par la connaissance et l'amour de Jésus, par la vie eucharistique. Enfin il insiste sur la nécessité de demander à Dieu par une prière confiante et persévérante des prêtres saints et instruits, sur la nécessité de concourir à la formation des clercs; c'est servir l'Église, l'aider dans sa mission et donner au monde des sauveurs d'âmes.

Nous ne saurions trop recommander ce livre pratique et qui répond à une des questions les plus graves des temps actuels. On comprend les sollicitudes de Sa Sainteté Pie XI, qui a exprimé le désir de voir cet ouvrage se répandre partout, dans les séminaires et les familles.

Fr. Rég. Garrigou-Lagrange.

Les missions

Le Souverain Pontife ne manque aucune occasion d'attirer notre attention sur le problème missionnaire, problème capi-

tal. Plus que jamais, c'est un devoir aujourd'hui pour tout chrétien d'écouter la grande voix du Pontife Romain et de contribuer, chacun suivant sa mesure, à favoriser les missions par la prière, par les aumônes, par tout ce que le zèle des âmes peut inspirer à un cœur chrétien. Voilà de longues années que M. Georges Goyau contribue, pour une large part, à attirer l'attention des catholiques sur cette question essentielle. Il faut le remercier pour son nouveau volume (1) dans lequel il nous montre comment l'histoire des missions s'insère dans l'histoire générale et lui apporte un élément nouveau d'intérêt, et comment l'Église a su conserver la tradition missionnaire. Signalons un chapitre particulièrement intéressant sur le rôle de la femme dans l'apostolat missionnaire. On retrouve dans cet ouvrage les qualités qui ont fait désigner M. Georges Goyau pour la chaire des Missions à l'Institut catholique de Paris : beauté de la forme, sûreté de l'information, hauteur de vues, générosité de l'inspiration.

Fr. M.-H. LAVOCAT, O. P.

(1) Georges Goyau, de l'Académie française : *L'Église en marche.* Études d'histoire missionnaire. Paris, 1928. Un vol. in-8° couronne, 10 fr.; *franco* 11 fr.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † CAROLUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne).